

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

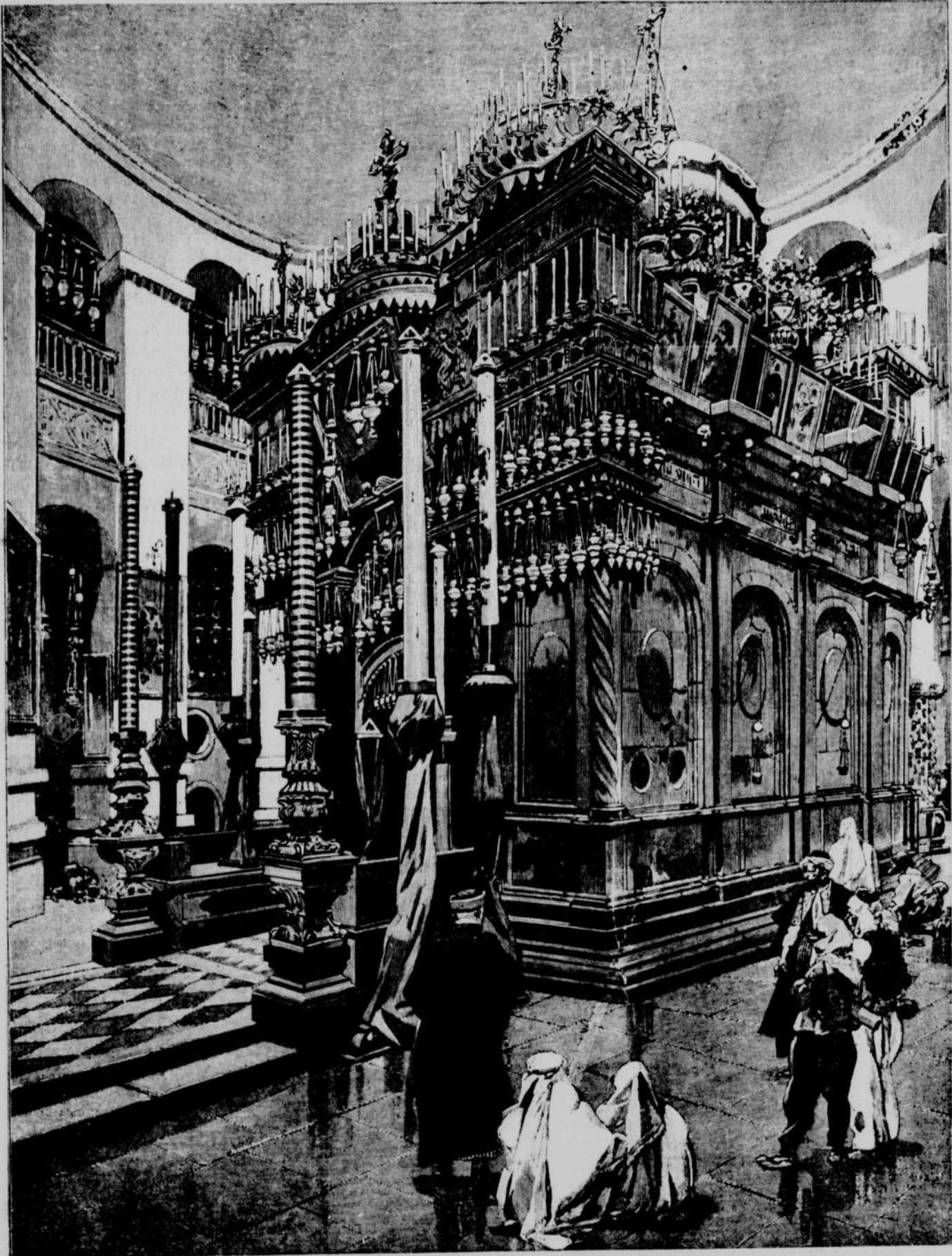
15<sup>ME</sup> ANNÉE, No 759.—SAMEDI, 19 NOVEMBRE 1898

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

## ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



LE SAINT-SÉPULCRE A JÉRUSALEM

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 19 NOVEMBRE 1898

## SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-nous, par L. Leduc.—Chronique parisienne, par R. Brunet.—Oasis merveilleuses, par Paul Herda de Croix.—Poésie : Novembre, par J. Archambault.—Chateaubriand et Veillot, par Grégoire le Solitaire.—Le serment, par L. de Saulnière.—Le Saint-Sépulchre.—Poésie : L'apparition, par S. Durantel.—Influence littéraire sous Charles X, par de Marchy.—A l'ombre du mystère, par Enéri.—Fragment de lettre, par J.-S. Blais.—Toilette de réception.—Théâtres.—Jeux et amusements.—Jeux de dominos.—Devinettes.—Feuilleton.—Choses et autres.—Nouvelles à la main.—Le jeu de dames.

GRAVURES : Le Saint-Sépulchre à Jérusalem.—Le content des Carmélites à Montréal.—La case de Dreyfus et l'établissement des gardiens à l'Île-aux-Diables.—Scène de la vie des Champs (double page).—Gravure de mode.—Devinettes.—Jeu de dominos.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Il y a quelques semaines une femme d'un âge très mûr, fardée, parfumée, enluminée, peinte, teinte, dans l'espoir de détruire le microbe de la cinquantaine qui la travaillait visiblement, se présenta au domicile d'un ministre protestant, escortée d'un jeune homme imberbe, à l'air assez niais, mais robuste, et demanda au pasteur s'il avait le temps de procéder à un mariage.

—Certainement, répondit, le clergyman, je suis prêt à officier. Les futurs n'ont qu'à se présenter avec les documents exigés par la loi.

—Voici les documents et nous sommes les parties intéressées.

—Vous !

Et son œil allait de l'un à l'autre regardant avec stupéfaction ce couple étrange, mai et décembre, qui voulait s'unir par les liens du mariage.

—Vous ? mais, madame...

—Pardon, mademoiselle.

—Mademoiselle, votre âge vous permettrait d'être la grand'mère de cet enfant. Y avez-vous réfléchi ?

—Parfaitement, monsieur, mais là n'est pas la question. Voulez-vous nous marier, oui ou non ?

—Non. Pour se marier, il faut avoir toute sa raison et vous ne me semblez l'avoir ni l'un ni l'autre.

La vieille, maugréant, s'en alla suivie du jeune hébété qui ne voyait en elle qu'un sac d'écus représentant la douce perspective de vivre à ne rien faire, en attendant la mort de sa conjointe et, comme rien ne s'opposait à l'union, ils trouvèrent facilement à se marier quand même.

Si les tristes héros de cette lamentable aventure que je viens de citer étaient des protestants, il faut se bien garder d'y voir une question de religion ou de nationalité, car hélas, on voit malheureusement partout et trop souvent des unions de ce genre.

J'ai pris le cas où je l'ai trouvé, voilà tout, et la réflexion du pasteur m'a parue pleine de bon sens, mais les lois civiles et religieuses qui déterminent le minimum d'âge des personnes pouvant se marier, ont oublié d'en fixer le maximum, et c'est grand dommage.

Les mariages aussi disproportionnés que celui dont il est question ont presque toujours pour base une question d'argent, et les exceptions honorables, quand il s'agit, par exemple, pour un homme déjà âgé, de ne pas laisser éteindre son nom — sont très rares.

Les cas de vieilles filles riches épousant de pauvres diables, sans le sou mais jeunes, sont les plus fréquents et les plus laids, et l'on se demande souvent lequel des deux conjoints est le plus à blâmer, de celui qui achète ou de l'autre qui se vend.

Il semble cependant que la question soit facile à résoudre, car si l'on peut admettre que la vieille éprise de rage d'amour ait le cerveau légèrement endommagé, il n'en est pas de même d'un jeune homme, au printemps de la vie, qui a dû espérer épouser une jeune fille aux idées et aux couleurs fraîches.

La vieille fille en ce cas est proche parente de celle dont La Fontaine nous a si bien conté l'aventure :

Certaine fille un peu trop fière  
Prétendait trouver un mari,  
Jeune, bien fait et beau, d'agréable manière,  
Point froid et point jaloux : notez ces deux points ci,  
Cette fille voulait aussi  
Qu'il eût du bien, de la naissance,  
De l'esprit, enfin tout. Mais qui peut tout avoir ?  
Le destin se montra soigneux de la pourvoir :  
Il vint des partis d'importance,  
La belle les trouva trop chétifs de moitié :  
Qui ? Moi ! Quoi ! Ces gens-là ! L'on radote, je pense.  
A moi les proposer ! hélas ! ils font pitié !  
Voyez un peu la belle espèce !  
L'un n'avait en l'esprit mille délicatesse ;  
L'autre avait le nez fait de cette façon-là :  
C'était ceci, c'était cela.  
C'était tout, car les précieuses  
Font dessus tout, les dédaigneuses.  
Après les bons partis, les médiocres gens  
Vinrent se mettre sur les rangs.  
Elle de se moquer. Ah ! vraiment, je suis bonne  
De leur ouvrir la porte ! Ils pensent que je suis  
Fort en peine de ma personne ;

La belle se sut gré de tous ces sentiments.  
L'âge la fit déchoir : adieu tous les amants.  
Un an se passe, et deux, avec inquiétude ;  
Le chagrin vient ensuite : elle sent chaque jour  
Déloger quelques ris, quelques jeux, puis l'Amour,  
Puis ses traits choquer et déplaire ;  
Puis cent sortes de fards. Ses soins ne purent faire  
Qu'elle échappât au temps, cet insigne larron.  
Les ruines d'une maison  
Se peuvent réparer : que n'est cet avantage  
Pour les ruines du visage !  
Sa préciosité changea lors de langage.  
Son miroir lui disait : prenez vite un mari,  
Je ne sais quel désir le lui disait aussi ;  
Le désir peut loger chez une précieuse.  
Celle-ci fit un choix qu'on n'aurait jamais cru,  
Se trouvant à la fin tout aise et tout heureuse  
De rencontrer un malotru.

Point n'est besoin d'aller plus loin, c'est La Fontaine qui a trouvé le mot.

Et quelle peut-être l'existence d'un couple uni dans de pareilles conditions ?

Il faut absolument que l'un des deux éléments ait raison de l'autre. Est-ce la vieille qui redeviendra fraîche et avenante ou le jeune qui se ridera, se courbera et arrivera à être vieux avant l'âge ?

Lequel sera l'esclave de l'autre, puisqu'il ne peut être question d'amour ?

En vérité, si nos lois sont bien mal faites, l'humanité est encore plus mal bâtie !

N'est-il pas assez étrange de voir que c'est justement au moment où l'empereur de Russie fait un appel à toutes les nations pour désarmer que l'on parle le plus de guerre et que l'on semble à la veille d'un conflit épouvantable ?

Je ne crois pas à la guerre, car elle serait terrible, mettrait probablement toute l'Europe en feu, et le pays qui la déclarerait endosserait une bien grande responsabilité.

Une guerre entre la France et l'Angleterre serait un grand malheur car, en dépit de ce que disent les Allemands, une alliance offensive et défensive des deux nations les plus civilisées et les plus éclairées du monde, serait la sauvegarde de la paix en Europe.

Il ne faut pas ajouter grande créance aux racontars des dépêches, car les organes principaux de la presse des deux pays sont beaucoup plus calmes que les petits journaux toujours avides de nouvelles à sensation qu'il s'agisse de guerre ou d'assassinats.

Ce n'est pas la première fois que des bruits de ce genre sont mis en circulation, mais toujours les hommes politiques de sang froid ont tempéré l'ardeur des chauvins trop exaltés des deux pays.

Néanmoins, comme il faut que les pires choses aient un résultat heureux pour quelques-uns, ce sont les courtiers de bourse qui, en ce moment, se frottent les mains et font des affaires d'or en exploitant les nouvelles qu'ils font circuler eux-mêmes.

Que leur importe, à eux, de semer l'inquiétude et de paralyser le commerce. Ce qu'ils veulent, c'est que les cours de la bourse haussent et baissent brusquement.

Ayons confiance et espérons que les liens d'amitié et d'intérêt qui unissent la France et l'Angleterre se resserreront bientôt plus solides que jamais.

Les meilleures unions ne sont-elles jamais exemptes de nuages ?

La guerre ! Il suffit de prononcer ce mot pour qu'aussitôt tous ceux qui aiment la France se rappellent la funeste journée du 15 juillet 1870, alors que la guerre fut décidée par la Chambre des députés et le Sénat, avec une légèreté qui semble aujourd'hui avoir été de la démence.

Les républicains seuls s'y opposèrent, mais ils furent écrasés par le nombre.

Le discours de Thiers est une des grandes pages de l'époque et malgré les insultes et les outrages dont il fut l'objet, il lutta jusqu'au bout.

Voici la fin de cette discussion célèbre, il est bon de relire ces lignes :

M. Thiers.—Si vous ne comprenez pas que, dans ce moment, je remplis un devoir, et le plus pénible de ma vie, je vous plains...

Où, quant à moi, je suis tranquille pour ma mémoire ; je suis sûr de ce qui lui est réservé pour l'acte auquel je me livre en ce moment ; mais pour vous, je suis certain qu'il y aura des jours où vous regretterez votre précipitation.

M. Le Marquis de Piré.—Vous êtes la trompette antipatriotique du désastre. Allez à Coblenz !

M. Thiers.—Offensez-moi... insultez-moi... je suis prêt à tout subir pour défendre le sang de mes concitoyens, que vous êtes prêts à verser si imprudemment... Je souffre, croyez-le, d'avoir à parler ainsi.

M. Le Marquis de Piré.—C'est nous qui souffrons de vous entendre.

M. Thiers.—Lorsque je vois que, cédant à vos passions, vous ne voulez pas prendre un instant de réflexion, que vous ne voulez pas demander la connaissance des dépêches sur lesquelles votre jugement pourrait s'appuyer, je dis, messieurs, permettez-moi cette expression, que vous ne remplissez pas dans toute leur étendue les devoirs qui vous sont imposés.

M. Jérôme David.—Gardez vous leçons ; nous les récusons.

M. Thiers.—Dites ce que vous voudrez, mais il est bien imprudent à vous de laisser soupçonner au pays que c'est une résolution de parti que vous prenez aujourd'hui.

M. Dugué de la Fauconnerie.—C'est vous qui n'êtes qu'un parti ; nous sommes la nation, nous sommes 270. Vous n'êtes que quatorze !

M. Thiers.—Je suis prêt à voter au gouvernement tous les moyens nécessaires quand la guerre sera définitivement déclarée ; mais je désire connaître les dépêches sur lesquelles on fonde cette déclaration de guerre. La Chambre fera ce qu'elle voudra ; je n'attends à ce qu'elle va faire, mais je décline, quant à moi, la déclaration d'une guerre aussi peu justifiée.

C'est alors que M. Emile Ollivier répondit par ces paroles :

M. E. Ollivier.—De ce jour commence, pour les ministres mes collègues et pour moi, une grande responsabilité. Nous l'acceptons le cœur léger.

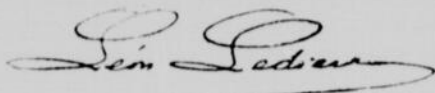
M. Boduin.—Dites attristé !

M. Esquiros.—Vous avez le cœur léger, et le sang des nations va couler !

Il ne coula que trop, le sang des deux nations !

\* \* \* L'entrevue de l'empereur Guillaume — l'empereur errant, comme l'appellent ses sujets — avec le Sultan, a été des plus cordiales, mais les journaux annoncent que ce dernier paraissait très fatigué.

— Dame ! dit l'un d'eux, on le serait à moins. Un homme qui a plus de quatre cents belles-mères !



## CHRONIQUE PARISIENNE

PARIS, 21 octobre 1898

Il y a toujours tant de choses nouvelles à Paris, que quand on en veut parler, on ne sait plus par laquelle commencer. Mais que peuvent vous faire les racontars des journaux ornés des potins de toutes les concierges de Paris ?

L'intérêt n'est donc pas grand de ce côté.

Mais, ce n'est plus un intérêt parisien seulement, si la chose en vogue évoque l'art ou le fait : le monde des amateurs n'y peut demeurer indifférent.

Et voici une grande nouvelle. Une nouvelle charmante et pleine de parfum. — Un *Mimosa Bleu* nous est né ! — Et Paris l'acclame. Les poètes le chantent, les penseurs lui sourient et les artistes préparent leurs pincesaux.

Alexandre Hepp, dans le *Journal*, le met à la mode dans un jardin de jolis mots qui sont des fleurs. Lisez plutôt, cette aimable *Quotidienne* :

### LE MIMOSA BLEU

On nous promet pour l'hiver une fleur nouvelle, on en potinait hier déjà au Grand Prix d'Automne, — le mimosa bleu. De quel mystère est sorti le mimosa bleu, qui deviendra si vite parisien ? est-il né dans les serres chaudes qui voient forcer les anémones, les camélias, les cyclamens ? a-t-il pris jour dans quelque laborieuse chimie ? Peu importe. D'autres écriront que nous sommes de stupides déformateurs, et que cette audace irrespectueuse à triturer, à travestir, à vouloir teindre la belle nature fait pitié. J'aime mieux ne distinguer en tout ceci que la persistance en nous d'un besoin d'effort et d'idéal. Nous en avons assez, des questions d'affaires ; assez de voix clamant au million. Qu'il nous soit permis de poursuivre autre chose que le secret de l'Or et de tenir un peu à ce rêve : le secret des fleurs.

Ce rêve-là est au fond de toute belle existence ; tant pis pour qui ne porte pas en soi l'amour d'une petite fleur bleue. Fleurissez-vous, les fleurs font excuser la vie. Et Paris le sait bien, lui qui en met partout, ne peut être sans elles, les paie avec joie, les fait monter jusqu'à des balcons inaccessibles et trouve encore à les garder dans la fente des vieux murs. La fleur et la vie vont ensemble : elles se complètent et s'entendent, parce que l'une a toujours l'air de promettre à l'autre le paradis. Et cela me fait songer à cette jolie opinion jannartienne : Parcourez toutes les religions, toutes les histoires, toutes les fables, il n'y en a pas une qui ne fasse commencer l'homme dans un Eden, un jardin ; pas une qui ne mêle cette image d'un jardin abondant aux rêves de félicité primitive ou de félicité future...

Place donc aussi au nouveau venu. Le mimosa bleu,

qui sait, fera parler de lui. Il arrive avec de bonnes intentions ; il n'a pas encore son Roman comme la Rose, il n'a pas d'histoire comme la feuille de lilas blanc qu'a chantée Capoul — il doit être heureux, et faire des heureux. Allons, qu'il entre largement dans l'existence, qu'il fasse son chemin dans le langage et dans la bataille des fleurs, et qu'un jour un Dumas nous dise ce qu'il est devenu sur le cœur d'une femme — la Dame au mimosa bleu. Et nous, plus tard, nous penserons que nous l'avons vu naître, qu'il est l'œuvre de notre beau temps. Alors nous serons très flattés, nous dirons : c'était le temps des mimosas bleus — qui nous paraîtra si loin et si beau. Et en parlant de lui, ce sera encore délicieux, parce qu'il évoquera les choses mortes et les parfums évanouis.

\* \*

Stéphane Mallarmé étant mort, les poètes n'ont plus dormi jusqu'à ce qu'un successeur fût donné au "Prince des Poètes" défunt.

Notre confrère et ami, M. Léon Parson, est allé les visiter, en leur demandant leur opinion.

Chacun en avait une différente ! — Mais par quelques voix de majorité, Léon Diex a été choisi comme *Prince des Poètes*. Et M. Parson, faisant un bouquet des opinions d'un chacun, les a étalées dans la *Presse* de Paris. L'article a fait du bruit. La démarche de notre confrère a été acclamée. Il est devenu — ce que nous appelons au Canada — l'officier-rapporteur des poètes.

Et voilà une élection qui n'a pas coûté cher !

\* \*

On annonce que Londres fête aujourd'hui, et d'une manière grandiose, l'anniversaire de la bataille de Trafalgar, et le nom de Nelson y est acclamé partout.

Un journal de ce soir, dit que de semblables manifestations vont avoir lieu au Canada. Mais je ne vois pas bien nos compatriotes allant mettre des fleurs au pied du monument Nelson, à la Place Jacques-Cartier. Je serais curieux de savoir quelles fleurs notre directeur M. Picard, irait y déposer au nom du *MONDE ILLUSTRÉ* d'où l'on peut contempler la statue pour laquelle, — il faut l'avouer — quelques-uns, très peu de nos compatriotes eurent la bêtise de souscrire.

Que nos amis anglais ne demandent pas de pétards pour fêter Nelson sur sa colonne, car nos bons "canayens" pourraient bien lui en lancer un, qui l'enverrait faire un plongeon, pas victorieux du tout !

D'ailleurs, la statue doit avoir encore des rhumatismes au souvenir d'un remède que voulurent lui appliquer trop vigoureusement trois jeunes citoyens de Montréal qui furent téméraires sans manquer de patriotisme.

Actuellement l'occupation de Fachoda, par la France, tourne toutes les têtes anglaises. Et le "God-dam" montre ses dents sales. Sa digestion se fait mal.

Lui donnera-t-on le gâteau qu'il convoite et qu'il demande à cris de putois qu'on égorge ?

*That is the question !*

RODOLPHE BRUNET.

## OASIS MERVEILLEUSES

L'arbre divin de la charité étend ses rameaux sur toute la terre et la sève en est toujours de plus en plus vivifiante. Dans nos villes où l'on rencontre constamment, lorsqu'il y a des consolations à offrir, le Prêtre et la Sœur de charité, ce dévouement nous semble parfois naturel, et il faut le retrouver après en avoir été privé pendant longtemps, pour l'apprécier à sa juste valeur et lui rendre hommage dignement.

Mineurs qui parcourez les plaines désertes du Klondyke, voulez-vous retrouver cette sollicitude dont vous avez naguère connu la douceur ? Quand vous apercevrez l'humble habitation des Pères ou des Sœurs missionnaires, arrêtez-vous ; là, sans distinction de rang ni de fortune, vous serez accueilli comme un frère, vous que la seule vue d'une femme blanche, dans ce pays sauvage, rassérène et console.

Elles sont nombreuses ces missions qui, pareilles à des oasis dans le désert, redonnent au voyageur las et découragé les forces et l'énergie ; mais, il suffit d'en décrire une pour faire connaître les autres : car de

même que la charité est une, ses adeptes se ressemblent.

Au Fort Providence, sur le McKenzie, les Révérende Sœurs Grises ont un établissement, et la Mère Supérieure, Sœur Doucet, secondée par ses dignes compagnes au nombre desquelles se distingue Sœur St-Pierre, remplit avec abnégation admirable le mandat qui lui a été donné. Au moyen de privations continuelles qui altèrent leur santé, les révérendes Sœurs nourrisent, habillent et instruisent ordinairement cinquante enfants. Pauvres frères créatures ! Sans les Missionnaires, elles n'auraient jamais joint leurs petites mains pour implorer, à genoux, Dieu, qu'elles nomment leur Père et qui envoie ses anges de la charité pour prendre soin d'elles.

Rien ne rebute ces vaillants chercheurs d'âmes : ni les périls du voyage, ni les tribulations qui les attendent, ni même l'ingratitude qui quelquefois est le prix de leur zèle. Passionnés pour leur apostolat, ils ont quitté leurs familles : il y en a qui ont connu les jouissances du luxe, qui reposaient sur des lits moelleux et mangeaient à des tables somptueusement servies ; cependant, ils ne sont pas les moins ardents à l'œuvre. Tous dorment d'un même sommeil paisible sur leur dure couche, tous acceptent joyeusement leur maigre nourriture de chaque jour, deux petites galettes et du poisson.

La souffrance ne saurait les abattre : si parfois leur cœur s'émeut à la vue d'un compatriote, ce n'est pas qu'ils regrettent leur sacrifice ; mais cette vue est pour leur cœur ce que serait à leur goût un morceau de pain blanc. Ce voyageur vient d'une contrée qu'ils ne reverront probablement jamais, car on leur a dit au départ : "Votre adieu est peut-être éternel," aussi est-il le bienvenu ce passant. On lui prodigue les encouragements, on partage avec lui les provisions puis on voudrait le retenir, lui donner le temps de se reposer, remettre un peu d'ordre dans son bagage, enfin, on le comble de ces prévenances si touchantes et si douces ; mais quand celui-ci, confus de tant de bontés, veut à son tour partager ce qu'il possède, alors on ne consent plus : s'il allait manquer plus tard, ce pauvre mineur !

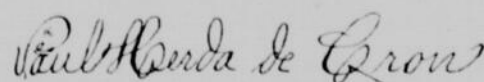
Il en est un qui a partagé pourtant, malgré ces refus, en disant : "Dieu y pourvoira." A celui-là il a été donné, pour sa plus grande édification, de recueillir les paroles d'une religieuse mourante. Elle parlait de mourir comme l'exilé parlerait de rentrer dans sa patrie, comme un enfant qui se réjouit de revoir le foyer paternel ; mais l'expression calme et sereine de sa figure, disait plus éloquemment encore les sentiments qui animaient cette âme d'élite.

"Vois, semblait-elle dire ; je vais mourir loin de toi — ce que j'ai aimé ici-bas ; pas un des membres de ma famille ne sera là pour me fermer les yeux, pas un ne foulera le sol qui, bientôt, recouvrira mes cendres, et cependant, je n'ai point de regrets, je suis heureuse ; ce que j'ai cherché on ne le cherche pas en vain, je vais à Dieu.

"Toi qui sers le monde, qui cherches la richesse, apprends qu'au-dessus de tout cela, infiniment au-dessus, il y a Dieu. Tout ce que tu souffriras pour trouver un vil métal, je l'ai souffert, et j'ai souffert plus encore, afin de ramasser dans leur ignorance et régénérer dans les eaux du baptême les âmes des infidèles. Jésus, qui enflamme d'une parcelle de son amour le cœur du Missionnaire, Jésus m'a soutenue, et, tout faible instrument que j'étais de ses miséricordes, il y a sans doute là-haut des petits anges qui me doivent leur béatitude et qui seront mes avocats auprès du Juge Suprême.

"Si tu veux que la mort te soit douce, aime les pauvres, suis le droit chemin du devoir."

Voilà bien le couronnement d'une vie de charité, véritable résurrection d'une âme brisant ses liens pour prendre son essor vers le ciel, et après avoir si bien enseigné l'art de vivre montrant, malheureusement, car celles-là devraient durer toujours, l'art admirable de bien mourir.



## NOVEMBRE

Sur le sol endurci déjà par l'aquilon,  
Plus d'émerverde en fleurs, plus de vert liseron ;  
Adieu blonds nids d'amours, doux foyers de ramages,  
Adieu nos rêes d'or sous les riantes bocages ;  
Voici venir Novembre en son manteau de deuil.  
La nature agonise en son vivant cercueil,  
Les arbres dépouillés de leur verte ramure,  
Semblent de vieux héros mourant d'une blessure.  
Leurs bras nus dans les airs s'agitent en pleurant,  
Et leur sifflement rauque et leur cri déchirant  
Jettent l'effroi dans l'âme inquiète et pensive.  
Le soleil des beaux jours avec sa lueur vici  
Ne daigne plus sourire et se cache là-bas,  
Derrière l'horizon grisâtre de frimas.  
Le ciel jadis d'azur est chargé de nuages,  
Et le souffle du Nord, grande voix des orages,  
Semble un funèbre glas qui pleure amèrement  
La mort de la nature et son affaïssissement.  
Mais d'autres glas aussi font entendre leurs plaintes ;  
Ils ravivent toujours les cruelles empreintes  
Qu'a faites la souffrance en passant dans nos cœurs.  
Leur morne tintement recueille nos douleurs  
Car dans ce rude accent du vieux bronze qui pleure  
On distingue toujours une voix qui se meure,  
Une voix d'outre-tombe, un bruit vague et confus,  
Demandant de prier pour ceux qui ne sont plus.

*J. Chateaubriand*

## CHATEAUBRIAND ET VEUILLOT

## II

Avant tout et surtout, Veillot était prosateur : la prose était son instrument favori, celui qu'il maniait le mieux. Il le confesse lui-même dans ces vers si connus des lecteurs tant soit peu familiers avec ses œuvres :

O prose ! mâle outil et bon aux fortes mains !  
Quand l'esprit veut marcher, tu lui fais ses chemins.  
Grave dans le combat, légère dans la jofite,  
En habit d'ouvrier, libre, tu suis ta route.

Marchant droit vers le but, tu n'as jamais besoin  
D'abdiquer lâchement le mot vrai qui fuit loin :  
Tu le prends au galop de lui seul occupée.  
Le vers n'est qu'un clairon, la prose est une épée.

Mais cette épée se transformait par instants en une lyre mélodieuse. Le polémiste était poète à ses heures. Comme nous l'avons déjà dit en parlant de lui et de Chateaubriand, il avait, entre autres dons, ceux d'une vive sensibilité, d'une brillante imagination et d'un sens très artistique. Dans son article *Pro domo sua*, il déclare que la muse poétique venait quelquefois lui toucher le front de son aïle, le becueter et l'inspirer de chanter. Il ajoutait qu'il y a des pensées et des sentiments qui ne peuvent bien se traduire qu'en formules rythmées et rimées. Aussi, lorsque ces inspirations lui venaient, il céda à leurs instances.

En conséquence, il a pu laisser assez de vers pour former plusieurs volumes, et bon nombre de ces poésies sont réputées très belles.

Permettez, à l'appui, une nouvelle citation : c'est la pièce du *Cyprés* — titre significatif — dans lequel il passe en revue les dernières épreuves que lui fait subir la sainte Providence.

## LE CYPRÉS

Je ne suis plus celui qui, charmé d'être au monde,  
En ses âpres chemins avançait sans les voir.  
Mon cœur n'est plus ce cœur surabondant d'espoir  
D'où la vie en chansons jaillissait comme une onde.  
Je ne suis plus celui qui riait aux festins,  
Qui croyait que la coupe aisément se redore,  
Et que l'on peut marcher sans que rien décolore  
La beauté des aspects lointains.

Est-ce donc moi, mon Dieu ! qui sous un ciel de fête,  
Quand l'orgue chantait moins que mon cœur triomphant,  
Du pied de vos autels emmenai cette enfant, [phant,  
Le bouquet d'orange au sein et sur la tête ?  
De quels rayons divins ce jour étincela !  
Que de fleurs dans les champs ! dans les airs quels mur-  
mures !

Tout nous riait, les eaux, les bois, les moissons mûres.  
Est-ce moi qui passai par là ?

Sur mon front qui se ride ai-je vu tant de flammes ?  
Ai-je d'un jour si beau vu le doux lendemain ?  
Est-ce à moi qu'on a dit, en me pressant la main :  
" Pour t'aimer j'ai deux cœurs, je porte en moi deux  
[âmes ? "

Plus tard, à ce bonheur, quand vous mettiez le sceau,  
Ai-je été ce mortel béni dans sa tendresse  
Qui vous offrait, Seigneur, des larmes d'allégresse,  
Prosterné devant un berceau ?

Dieu clément, est-ce moi ? Les berceaux, la couronne,  
L'avenir... Maintenant quand je songe à ces biens,  
J'ignore si je rêve ou si je me souviens.  
J'habitais dans la joie, et le deuil m'environne.  
Le souffle de la mort, plus tranchant que le fer,  
A moissonné mes fleurs dont les parfums périssent ;  
Mille maux dans mon cœur à leur place grandissent.  
O doux passé, regret amer !

Le temps, ce ravisseur de toute joie humaine  
Nous prend jusqu'à nos pleurs, tant Dieu veut nous  
Et nous pardons encores la douceur de pleurer [sevrer ;  
Tant de chers trépassés que l'esprit nous ramène.  
Ah ! comme ils sont présents ! Comme elle vit, la  
[mort !

Comme l'on voit ses yeux entr'ouverts, ses mains roi-  
Comme elle s'établit dans nos demeures froides [des !  
Dans nos cœurs navrés qu'elle mord !

Le temps n'a pas marché ; c'est hier, c'est tout à  
J'étais la près du lit de mon père expirant [l'heure ;  
J'allais d'un ami mort vers un ami mourant...  
Et vous, trésors de Dieu, trésors au moins que je  
Biens que j'eus un instant et dont j'ai su le prix, [pleure  
Doux enfants, chaste épouse, ô gerbe moissonnée !  
O mon premier amour et ma première née,  
Anges que le ciel m'a repris !

Nous ne voudrions pas trop parler, nous montrer  
trop enthousiastes ; mais ces vers, il nous semble, ont  
une grâce exquise, un charme profond, et rappellent  
les plus beaux vers de Lafontaine et de Lamartine,  
comme délicatesse et comme sentiment.

Les morceaux dont les noms suivent nous paraissent  
revêtir les mêmes qualités : *La Musique, la Campa-  
gne et la Mer ; l'Homme ; la Symphonie pastorale ; la  
Sonate en la majeur ; l'Eglise du village.*

Les ouvrages de Veillot sont nombreux — une  
cinquanteaine de volumes, croyons-nous. Inutile de  
dire qu'ils sont tous imprégnés d'un profond esprit de  
foi et marqués au coin d'une grande perfection de  
forme.

Dans tout ce qu'il a écrit, même dans ses lettres les  
plus intimes, les plus familières, il ne s'oublie jamais ;  
il respecte toujours la grammaire et les lois du style.  
Il avait le culte de la forme ; il en faisait une ques-  
tion de principe. Aussi, il recommande aux écrivains  
novices de bien étudier leur grammaire, de toujours la  
respecter et d'acquiescer la science des règles de la litté-  
rature.

Si maintenant un jeune homme s'avisait de nous  
consulter sur le choix à faire des livres de Veillot,  
nous lui répondrions : lisez d'abord, si c'est possible,  
le premier en date, puis le second, puis le troisième,  
puis... tous les autres jusqu'au dernier.

Et s'il nous pressait d'en déterminer et d'en préciser  
un certain nombre, nous ajouterions : aimez-vous les  
charmantes descriptions, les tableaux gracieux, vi-  
vants, les narrations piquantes ? Lisez les *Pèlerinages  
en Suisse, Rome et Lorette.*

Désirez-vous des analyses de sentiments tendres,  
délicats, des expressions de pensées pures, ces études  
de mœurs chrétiennes ? Lisez *Corbin et d'Aubecourt*,  
le *Vol de l'âme, l'Épouse imaginative, la Chambre nup-  
tiale*, dans les *Historiettes et Fantaisies*. Voulez-vous  
du style véhément, du style railleur, du style indi-  
gné ? Lisez les *Odeurs de Paris, les Livres Penseurs*.  
Vous verrez là comment Veillot manie le fouet, com-  
ment il fouaille les bourgeois, les viveurs.

" Quel plaisir, dit-il, de dauber sur ce troupeau de  
farceurs illustres et vénérés ! Croirait-on, à les voir  
couverts de cheveux blancs, de croix d'honneur, de  
lunettes d'or, de toges et d'habits brodés, fiers, bien  
nourris, maîtres de cette société qu'ils grugent... croi-  
rait-on que leurs calculs sont dérangés, que leur som-  
meil est troublé par le bruit du fouet dont ils ont eux-  
mêmes armé un pauvre petit diable sans nom, sans  
forme et sans talent !... Grosses outres gonflées de  
fourberie et d'usure, je saurai tirer de vous quelque  
chose qui saura suppléer aux remords ! "

On lui demandait, un jour, quelle était sa vocation.  
" Quelle est ma vocation, dit-il ? C'est de mettre à  
la porte de l'Eglise tous ceux qui troublent le service  
divin. "

Visez-vous maintenant au journalisme ? Nous  
l'avons déjà dit : lisez les *Melanges*.

Voulez-vous apprendre à écrire toute sorte de let-  
tres ? Lisez la *Correspondance* — sept ou huit beaux  
volumes.

Vous y trouverez des lettres admirables écrites à  
toute sorte de personnes et sur toute sorte de su-  
jets, depuis l'évêque et le cardinal jusqu'à la petite  
fillette et au petit bambin, et sur la philosophie, la  
société, la religion, comme sur les plus humbles sujets.

Voulez-vous vous convertir ? Lisez encore *Rome et  
Lorette*, et les *Pèlerinages en Suisse*. Enfin, voulez-vous  
persévérer ? Lisez, lisez et relisez la *Vie de Jésus-  
Christ*.

A propos de ce choix des livres de Veillot, nous  
pensons à Chateaubriand. Si un jeune homme ou une  
jeune personne nous demandaient quels livres de ce der-  
nier nous leur conseillerions de lire, nous leur dirions :  
Attachez-vous bien au *Génie du Christianisme* : lui seul  
supplée à tous les autres et sous tous les rapports.  
C'est ce livre qui a fait la grande réputation de son au-  
teur, et c'est celui que l'on peut lire avec le plus de  
profit. Vous y trouverez de tout : des descriptions,  
des tableaux, de l'histoire, de la poésie, de l'éloquence,  
de la philosophie même, mais surtout un accent de foi  
qui élève l'âme au-dessus de la matière, lui inspire le  
goût des belles et saintes choses, lui fait apprécier, lui  
fait aimer la religion.

Plus d'une fois, en feuilletant ce beau livre, il nous  
arrive de ressentir ce que l'on éprouve en lisant *l'Imi-  
tation de Jésus-Christ* : un réveil de foi, un goût de  
piété, une flamme d'amour de Dieu.

Quant au style, vous le verrez dans toutes ses prin-  
cipales formes : style sublime, style tempéré, style  
simple. Un bon nombre de pages sont écrites dans un  
style simple, quoique en même temps toujours élé-  
gant, toujours charmant au possible ; ce sont celles sur-  
tout qui forment les derniers chapitres de l'ouvrage,  
Pascal ou de Maistre les aurait signés.

Tandis que nous parlons de Chateaubriand, nous  
croyons devoir ajouter qu'il faisait de la poésie à ses  
heures ainsi que l'auteur du *Parfum de Rome* ; té-  
moin, entre autres, ces vers si gracieux, si charmants,  
que tous nos lecteurs connaissent, qu'ils chantent  
peut-être et qui attestent si bien la délicate sensibilité  
du grand écrivain :

" Combien j'ai douce souvenance  
Du joli lieu de ma naissance !  
Ma sœur, qu'ils étaient beaux les jours  
De France !  
O mon pays, sois mes amours  
Toujours !

Te souvient-il que notre mère,  
Au foyer de notre chaumière,  
Nous pressait sur son cœur joyeux,  
Ma chère ;  
Et nous baisions ses blanches cheveux  
Tous deux.

Ma sœur, te souvient-il encore  
Du château que baignait la Dore ?  
Et cette tant vieille tour  
Du Maure,  
Où l'airain sonnait le retour  
Du jour ?

Te souvient-il du lac tranquille  
Qu'effleurait l'hirondelle agile,  
Du vent qui courbait le roseau  
Mobile,  
Et du soleil couchant sur l'eau,  
Si beau ?

Oh ! qui me rendra mon Hélène,  
Et ma montagne, et le grand chène ?  
Leur souvenir fait tous les jours  
Ma peine ;  
Mon pays sera mes amours  
Toujours !

Reverant à Veillot, nous ferons peut-être plaisir au  
lecteur en racontant que nous avons eu la bonne for-  
tune de faire sa connaissance lors de notre séjour à  
Paris en 1875. L'apogée de sa gloire littéraire, il

commençait à ressentir les premières atteintes du mal qui a fini par l'emporter. Son médecin sortait de sa chambre à notre arrivée. En apercevant l'illustre écrivain, nous ne pûmes nous défendre d'un certain sentiment de malaise. Nous le connaissions si bien, nous avions tant de fois admiré ses écrits, nous étions si pénétrés du sentiment de son haut mérite, que nous nous sentions timide en sa présence. Mais notre malaise ne fut pas de longue durée : la simplicité de ses manières, sa calme figure, son air bienveillant, sa parole affable, tout en lui nous rassura.

Il nous offrit un siège, puis nous parla du but et des intérêts de notre voyage.

Il parut sensible aux bonnes paroles dont le regretté Mgr Lafèche nous avait chargé pour lui. Il nous félicita de notre qualité et de notre condition de Canadien. Il avait formé le projet de visiter notre pays ; mais la maladie lui faisait entrevoir à regret qu'il ne pourrait jamais l'accomplir. Prévoyant une mort assez prochaine, il nous dit en souriant qu'il avait commencé avec elle la publication de trois bans de mariage, et qu'il était rendu au second.

Il voulut bien nous adresser d'aimables paroles sur la foi et les mœurs des Canadiens. " Il me semble, dit-il, que le bon Dieu, dans le ciel, a une grande carte de géographie où figurent tous les pays du monde. En haut, en première ligne, est représenté le Canada, en couleur d'or ; au-dessous, la France en couleur d'argent ; plus bas, l'Autriche et l'Espagne en couleur, ma foi, de je ne sais quoi..." — C'est textuel.

Nous avons gardé le plus doux souvenir de cette intéressante visite.

L'impitoyable maladie finit par terrasser le vigoureux athlète. Il mourut comme son glorieux devancier, entre les bras de l'Église qu'il avait servie et défendue avec une fidélité si exemplaire. Aussi, celle-ci lui a été reconnaissante. Elle a déjà élevé deux monuments funéraires à la mémoire de son fils dévoué : l'un, dans sa patrie spirituelle, à Rome, dans le temple de Saint-André delle Fratte, près de l'autel où un autre illustre converti, Alphonse Ratisbonne, fut, comme Veuillot, l'objet d'un éclatant miracle ; l'autre, dans sa propre patrie, à Paris, sous les voûtes majestueuses du temple du Sacré-Cœur.

GRÉGOIRE LE SOLITAIRE.

P.-S. — A l'heure où nous terminons ce modeste article, nous apprenons avec bonheur l'arrivée au pays de l'homme de lettres distingué, M. de Labriolle, qui doit nous donner des conférences littéraires, à l'Université Laval, de Montréal. Il nous tarde de suivre ces études si intéressantes, auxquelles nous ont initié déjà MM. Brunetière et Doumic. — G. LE S.

A suivre

## LE SERMENT

Je connaissais Louis d'Urville depuis ma plus tendre enfance.

Elevés tous les deux dans la même ville, au même collège, nous nous considérions encore, à dix-sept ans, comme des frères.

Une fois notre diplôme de bachelier obtenu, Louis se fit inscrire à l'École de Médecine, et moi à la Faculté de droit. Mais, comme par le passé, nous nous retrouvions tous les jours à des heures convenues — heureux d'échanger nos impressions et de nous confier nos secrets.

Nous étions à notre dernière année d'études quand, un soir, je remarquai sur le visage de Louis une singulière tristesse. Il n'avait plus son ancienne figure. Son teint était pâle et ses joues creuses. Une chose importante le préoccupait.

Comme il ne parlait pas, je voulais savoir, moi son camarade, moi son frère, ce qu'il avait.

Et, à brûle-pourpoint, je lui dis :

— Tu me caches quelque chose.

Son visage, tout à l'heure exsangue, devint pourpre, et il balbutia :

— Oui, c'est vrai, j'ai eu tort... je t'en demande pardon... mais je ne voulais pas t'associer à ma peine...

— Qu'y a-t-il ? voyons, qu'y a-t-il ?

— Et bien, ami, j'aime...

En prononçant ces mots, le malheureux soffoquait, avec des sanglots dans la gorge.

Je compris qu'une infranchissable barrière s'élevait peut-être devant son amour, et je le plaignais du fond du cœur.

Revenu à lui, il m'expliqua alors qu'il avait rencontré dans le monde une idéale jeune fille du faubourg Saint-Germain dont il s'était subitement épris ; qu'il l'adorait, qu'il voulait demander sa main, et que, sans elle, il mourrait de chagrin.

La situation était moins grave que je ne croyais. Et comme Louis appartenait à une famille noble, riche et très considérée, il me sembla tout naturel qu'il prétendit à la main d'une jeune fille de son rang.

Je le consolai par de bonnes paroles, par de sages conseils, et il me comprit. Il me comprit si bien que deux mois après il était fiancé.

\* \*

Une fois docteur et marié, Louis me supplia d'aller dîner chez lui tous les dimanches. Et j'acceptai avec plaisir, car j'étais heureux de le voir heureux.

Naturellement, j'étais reçu dans l'intimité.

Mme d'Urville ne me considérait pas comme un étranger, mais presque comme un parent.

Je dois vous dire que la femme de mon ami était

nances le permettront, de vous aimer et de vous unir. Je vous affectionne tous les deux plus que tout au monde et je m'en irai moins malheureux si je sais qu'après moi les seuls êtres que je chéris me pleurent en s'aimant. Jurez-moi qu'il sera fait ainsi !

De grosses larmes coulaient de nos yeux. Nous tombâmes à genoux.

— Jurez-le ! dit le moribond dans un suprême effort.

Je pris la main de la jeune femme et nos deux voix, étranglées, murmurèrent :

— Nous le jurons !

Louis, plus calme, s'éteignit presque aussitôt.

\* \*

Respectueux des dernières volontés de Louis et fidèle au serment prêté, j'épouserai bientôt la veuve de mon meilleur ami.

Dois-je l'avouer ? Je la trouve plus charmante et plus gracieuse que jamais. Ça n'est plus l'ancienne affection du frère pour la sœur. Il y a en moi un autre sentiment plus doux et plus vif qui est l'amour !

LUCIEN DE SAULNIÈRE

Faire pour autrui, en toute rencontre, ce que nous nous voudrions qu'il fit pour nous, voilà la charité. — LAMENNAIS.

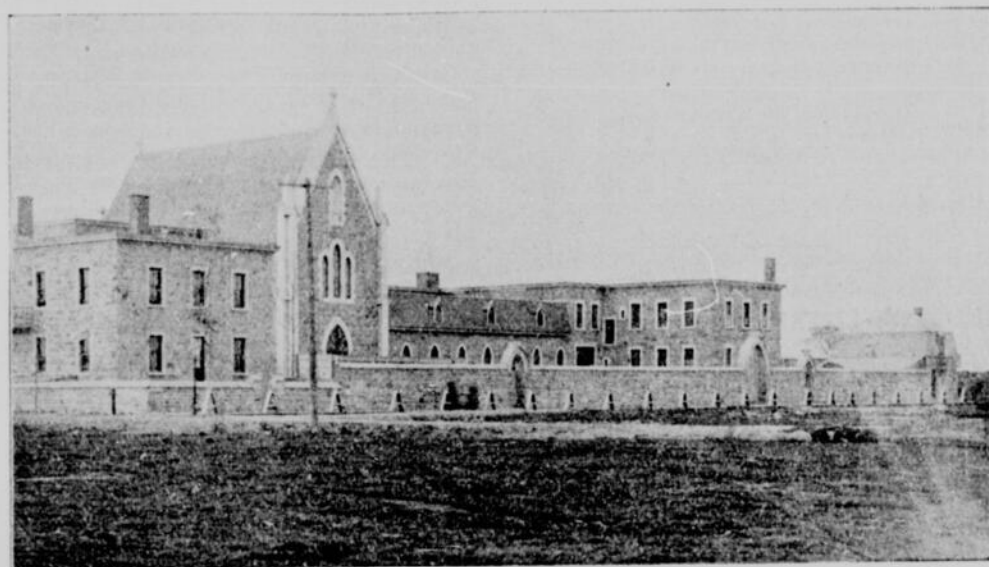


Photo. Lapres & Lavergne

MONTREAL. — LE COUVEN DES CARMELITES

d'une rare beauté. Brune avec des yeux noirs, un teint d'une pureté éblouissante, et, dans le regard, un charme inoubliable.

C'était pour moi une sœur, rien de plus. Et Louis, qui me connaissait, le savait bien. Il savait quel respect quelle affection j'avais pour lui, et il m'accordait, avec raison, toute sa confiance.

\* \*

Quelle ne fut pas ma stupéfaction d'apprendre, un jour, par un télégramme de Mme d'Urville, que Louis était souffrant.

Je ne fis qu'un bond.

Louis était en effet couché, en proie à une violente fièvre.

En pratiquant une opération, il s'était fait une large entaille dans la main gauche. La plaie s'était envenimée et deux médecins, appelés, ne répondaient de rien.

Louis connaissait aussi la gravité de son cas. Il savait qu'a moins d'un miracle, il ne pourrait s'en réchapper.

Je restai toute la nuit à son chevet, dans une inquiétude mortelle.

Le matin, au petit jour, sentant sans doute sa fin prochaine, il me pria, ainsi que sa femme, d'approcher. Il tourna vers nous ses grands yeux déjà ternes et murmura péniblement :

— C'est fini de moi... encore quelques heures et je ne serai plus... mais, avant de mourir, je vous demande une grâce : c'est, un peu plus tard, quand les conve-

## LE SAINT-SÉPULCRE

(Voir gravure)

La basilique du Saint-Sépulcre est le centre de tous les pèlerinages à Jérusalem. L'impérial-touriste allemand la visitera certainement dès le lendemain, sinon le jour même de son arrivée.

On sait que ce fut Hélène, mère de Constantin, qui, en 327, fit bâtir, sur le lieu de la sépulture du Christ, l'église du Saint-Sépulcre. L'édifice actuel ne ressemble guère à celui qui fut construit à cette époque ; il se compose d'une grande rotonde qu'entourent de nombreuses chapelles et les églises particulières des différents rites. Au milieu de la rotonde s'élève l'édicule proprement dit du Saint-Sépulcre, qui date de 1811. Il mesure vingt-six pieds de longueur et seize pieds de hauteur, et son architecture disparaît sous les *ex-oto*, lampes, vases, images, etc.

Sous la coupole de la vénérable basilique, toute constellée des lumières des cierges, vient s'exalter la vénération des fidèles de tous les pays. On y sent cependant moins la piété qu'une sorte de curiosité à peine contenue. La police turque y veille et maintient, autour du tombeau, la paix entre chrétiens de confessions différentes, rassemblés dans cette Babel de foi

En répondant à une calomnie, on dit rarement des choses qui valent mieux que le silence. — BEAU.

## L'APPARITION

## I

*La bergère au pré garde ses brebis,  
Mangeant son pain noir. Paraît une dame,  
Une dame blanche aux riches habits,  
Au manteau d'azur, au nimbe de flamme.*

*Elle a murmuré : " J'ai faim ! " — " Sur mon âme,  
" Je n'ai, dit l'enfant, qu'un peu de pain bis :  
" Prenez ! " Elle accepte et sa main l'entame :  
Un sang clair en sort, un flot de rubis.*

*La dame blanche qu'un soleil entoure  
A dit : " C'est ta vie et ton cœur, pastoure,  
" Qu'en ce pain grossier, de toi j'ai reçus !*

*" Apprends-le, je suis la Vierge Marie :  
" Tu m'as fait l'aumône et je te marie,  
" Pour ta récompense, à mon fils Jésus."*

## II

*Ayant dit ces mots, la belle étrangère  
Sourit et s'envole au bleu firmament :  
Et trois nuits durant l'heureuse bergère  
Dans un songe a vu le Divin Anant.*

*Trois jours sont passés, en jeûne, en prière,  
En soupirs d'amour. Un rayonnement  
Vient baigner soudain son cœur de lumière  
Et de son hymen marquer le moment.*

*Chacun se lamente et se désespère  
" Ah ! ne pleurez point, ma mère et mon père :  
" Mon époux m'attend : je vous dis adieu !*

*Puis dans une extase elle a rendu l'âme,  
Et des chérubins aux ailes de flamme  
Ont porté la morte au ciel du Bon Dieu.*

S. DURANTEL.

Montréal, 1898.

POUR LE MONDE ILLUSTRÉ

## INFLUENCE LITTÉRAIRE SOUS CHARLES X

## INTRODUCTION DU RÉALISME

Les siècles de Léon X et de Voltaire autoriseront la postérité à invoquer un jour le siècle littéraire de Charles X. La période qui précéda la Révolution de 1830 fut d'une richesse de productions littéraires qu'aucun règne ne put atteindre pendant le XIX<sup>e</sup> siècle. De 1820 à 1823, Lamartine faisait paraître ses *Méditations* puis les *Harmonies poétiques et religieuses*, Charles Nodier ses *voyages pittoresques, Smarra, Trilby* et l'*Histoire du roi de Bohême*. Victor Hugo composa : ses *Odes*, ses *Ballades* et son *Cromwell* qui fut le manifeste de l'école romantique. Alfred de Vigny réunissait ses *poèmes antiques et modernes* et créa *Cinq-Mars*. Sainte-Beuve publiait les *Consolations* et son tableau de la poésie française au XVI<sup>e</sup> siècle, Théophile Gautier son premier recueil *Poésies*. Pendant que l'École des Vieillards et la Marino Faliero au théâtre consacraient le talent de Casimir Delavigne, le romantisme entraînait en vainqueur au théâtre français avec *Henri III et sa cour* d'Alexandre Dumas et *Hernani* de Victor Hugo. Prosper Mérimée composait la *Chronique de Charles IX* et ses *nouvelles* qui sont considérées comme ses œuvres les plus ciselées. En même temps Balzac se révélait par ses premières œuvres anonymes, le *dernier Chouan* ou la *Bretagne en 1800* et les *Scènes de la vie privée*. Chateaubriand, après avoir soulevé l'admiration de l'Europe par son mérite littéraire, agitait les esprits par l'inconstance des événements politiques qui, alternativement, le mettaient en faveur ou l'exilaient. Victor Cousin, Villemain, Guizot professaient à la Sorbonne. Cuvier après 15 ans de silence reprenait ses cours au collège de France pendant que Geoffroy St-Hilaire enseignait à la faculté des sciences. Armand Carrel, Thiers et Mignet écrivaient au *National*. Sacy St-Marc, Emile de Girardin collaboraient au *Journal des Débats*. Lauretie et Jules Janin étaient à la *Quotidienne*. Charles de Montalembert fit son début à la *Revue Française*. Guizot et Berryer abordaient la *Tribune*. Jules Janin improvisait son *Précis de littérature* et commençait son feuilleton hebdomadaire aux *Débats*.

Boyer se distinguait comme traducteur de Shakespeare et d'Eschyle qu'il expliquait à livre ouvert en brillant helléniste.

La violation de la charte par Charles X faisant suite à des tentatives successives du même genre, réparties sur les années précédentes, produisit une réaction en faveur de la liberté et de l'émancipation du peuple ; cet entraînement révolutionnaire gagna la littérature, l'esprit d'utopie pénétra les poètes comme les politiciens, chaque auteur franchit les barrières possibles, on arriva à une réaction littéraire violente qui devait engendrer cette funeste école que la désillusion de 1870 développa. On célébrait en 1830 comme aujourd'hui, non pas le peuple, mais la canaille. Népomucène Lemercier, fils d'un secrétaire de la princesse de Lamballe, adopta avec d'autres écrivains les principes de la révolution qui déteignirent dans plusieurs de ses poèmes faussant le goût par l'exagération. Il fournit à Auguste Barbier le fond de cette admirable satire d'un esprit si droit : *la Curée*, qui cingla terriblement les ivresses de l'assaut que subissait le gouvernement nouveau. Ce mouvement était le reflet de l'esprit révolutionnaire, mais était-il justifié par les productions littéraires qui l'avaient précédé ? Non, car le bon sens, l'esprit de liberté et la distinction des écrivains de la fin du 18<sup>e</sup> siècle et du commencement de celui-ci n'étaient pas douteux.

En effet, depuis André Chénier jusqu'à la fin de l'époque romantique, je trouve, sur cent écrivains à peine, un cinquième de partisans de l'ancien régime qui sont dissimulés sur les époques de la première révolution, du premier Empire, de la Restauration, du règne de Charles X et de Louis-Philippe. L'esprit d'indépendance et de liberté qui dominait l'élite intellectuelle de la nation aurait dû s'infiltrer lentement dans les masses, au lieu d'avoir à subir une brusque immixtion de l'esprit factieux dans la direction morale du peuple mal préparé, élément qui devait entraîner ces abus de la liberté que nous déplorons aujourd'hui dans les sphères politiques, sociales et littéraires, si intimement liées.

Voyons maintenant quelle influence pouvaient exercer sur ce peuple les genres si variés de cette illustre phalange d'écrivains dont ces énergumènes tentèrent d'enrayer l'essor.

ANDRÉ CHÉNIER, par sa culture, était un ancien, appartenant au paganisme : il discutait la religion sur le ton de Lucrèce dans *Hermès*, pour retomber ensuite dans des côtoiemens athéistes, il écrivit son épître aux frères de Pange pour réclamer l'enterrement civil, fut le fondateur du *Journal de Paris* pour combattre à la fois les royalistes et les jacobins, ce qui ne pouvait le rendre suspect aux révolutionnaires politiques ou littéraires. Comme poète, il avait la simplicité antique, mille choses naïves et charmantes inaperçues par les profanes attirèrent son génie adorateur de Palès et des Muses, en prenant des formes d'une élévation et d'une pureté de style dont je doute que ses contemporains aient subi tout le charme.

CHARLES NODIER, ce conteur si doué, inépuisable dans tous les genres, d'un esprit actif, riche, impeccable dans la forme harmonieuse et souple, qui s'éparpilla sur mille sujets divers, était à la fois le philologue et le naturaliste qui fouillait, avec cette curiosité intelligente qui trouve toujours le point intéressant à traiter, la note juste de leurs critiques. Dans l'intimité, il cultivait avec délices le paradoxe sans autre but que le besoin d'exercer sa vaste intelligence qui, au fond, n'avait que l'amour du beau et du vrai.

LAMARTINE dota la France d'un poète lyrique dont l'œuvre et la vie s'unissent intimement. C'était un croyant, un idéaliste d'une sincérité qui touchait à la candeur. Il prouvait tout par sentiment, non par argument, voyait la nature gracieuse et charmante sans jamais vouloir condescendre à envisager les réalités de la vie rustique, dont l'élément lui était familier depuis son enfance. Ces épisodes variés de la vie de ferme et des champs, dépeints si allègrement par Jean Aicard et d'autres, n'eurent pas de prise sur lui. Cette nature éprise d'idéal l'empêcha d'apercevoir les laideurs de la vie ; défaut, poussé à l'exagération qui enraya dans sa pensée toute conception large, puissante, complète des hommes et des choses, et lui enleva en outre la res-

source des contrastes qui relèvent, accentuent les situations en prévenant toute diffusion nuageuse dans la phrase. Il décrit les êtres, tels qu'il les sent, mais si ces êtres n'ont pas la sensation vive qui détermine la joie débordante ou la douleur violente qui s'élève en cris désespérés, ils se maintiendront dans les sentiments doux, tièdes, monotones, peu communicatifs tels que la douceur de la satisfaction, la mélancolie indéfinie qui expriment tout, excepté la chaleur et la puissance de la vie.

Ses vers sont une délicieuse harmonie, d'une sonorité qui jamais ne détonne, d'un génie poétique dont l'élévation atteint les sommets de l'idéal à certains passages ; ça et là quelques rêveries vagues, indéfinies, incolores semblent fastidieuses ; cependant l'ensemble est doublé de sentiments ineffables, touchants, d'une exquise délicatesse dans la forme, imprégné de cette simplicité naïve et de cette tendance à immatérialiser les moindres détails de la vie. Je me demande si ces passages vagues où la pensée flotte indécise, où l'âme se laisse aller à cet état voisin de la langueur physique, ne sont pas des effets de dépression inhérents à la nature des vrais poètes et s'ils sont accessibles à d'autres tempéraments qui n'atteignent ni les hauteurs, ni l'état de dépression des premiers. Que de charme, ces élus jouissant des facultés poétiques, découvrent dans ces longueurs incomprises par les profanes et de quelle témérité ces derniers peuvent être accusés dans leurs jugements.

Lamartine jamais ne veut toucher terre, c'est le poète par excellence, suivant l'ancienne manière, planant toujours là-haut, tout là-haut ; de là, ce défaut de force qui séduit dans les rêveries de sa première enfance, où la terre natale, la maison paternelle se dessinent dans un langage tendre rempli de recueillement et de ce culte du souvenir qui rappelle la sollicitude de son entourage et les premiers élans de son cœur vers Dieu, vers sa mère et cette nature dont il subit tout le charme ; son adolescence vous entraîne, vous berce, dans une suite d'impressions délicieuses parsemées d'incidents inévitables dans la vie d'un poète jeune, beau, élégant, d'une intelligence souple, d'un caractère fier, brave et généreux, puis il nous ramène après ses voyages à son point de départ subissant cette même propension à la rêverie mélancolique, portant ses aspirations vers un rêve qui jamais ne s'achève.

Son œuvre poétique, y compris ses créations philosophiques, peu marquantes, est comparable à un lac qui déborde lentement dans les terres fleuries de quelque pays merveilleux, sans que le moindre obstacle vienne détruire la cadence de ses flots. Cette grâce, ce charme constituent un genre délicat d'une exquise sensibilité dans le fond qui laisse une impression séduisante, toute de bonté, mais son œuvre entière révèle ce défaut de volonté, d'esprit de suite qui caractérisa Lamartine comme écrivain et comme politicien. Il subit des poussées pleines d'enthousiasme suivies de relâchement pendant tout le cours de sa longue existence ; la contexture de chacun de ses poèmes s'en ressentit, il n'eut jamais cette concentration profonde qu'il faut pour mûrir les grandes conceptions, les idées maîtresses qui portent loin et restent inébranlables à travers les siècles.

Victor Hugo a défini son école : le *libéralisme en littérature*. Par l'introduction du romantisme, il élargit et affranchit les idées de l'écrivain de toutes les règles imposées par les écoles classiques anciennes, et cette pitoyable école classique de l'empire dont il resta à peine des débris après le ridicule dont il l'atteignit en attaquant toutes les règles arbitraires qui empêchaient l'écrivain d'affirmer sa personnalité sans entraves. Il substitua à ces pâles abstractions de l'école pseudo-classique, la vérité de l'histoire dont chacun des personnages fournissait un modèle autrement puissant dans le récit quelle qu'ait été la part de l'imagination qui en ait rehaussé l'éclat.

Victor Hugo a fait vibrer tous les sentiments avec une personnalité incomparable ; ce fut un humain entre tous, mais essentiellement français, tout entier de son pays qu'il avait fouillé jusqu'aux moindres replis, et lui consacrant entièrement son génie, grâce auquel il aurait pu être redoutable, tandis que sa

grande œuvre toute entière n'est dominée que d'une seule pensée, l'amour de sa belle France qu'il pleura si longtemps dans l'exil. Chacune de ses pensées, qu'elle soit traduite en prose ou en vers, est rehaussée de ce seul objectif : la France, toujours, partout, enseignant à son peuple ce qui doit le rendre fort et le mettant en garde contre ses faiblesses.

Il soutint et entretint dans le peuple cette confiance en soi-même, ce sentiment du devoir envers Dieu, son prochain et sa patrie, le sentiment de dignité personnelle, l'horreur du vice, de l'hypocrisie surtout et de la trahison d'aucun des siens ; la générosité envers les déshérités, la charité envers les pauvres, l'oubli de soi-même pour le bien de tous, le néant de la vanité, de l'ambition personnelle, et l'abnégation quand le devoir l'ordonne ; la protection des petits et des faibles qu'il chanta dans des vers inoubliables qu'il savait accessibles à tous les cœurs français.

Il soutint tout cela en quels termes, avec quels accents, avec quelle éloquence pénétrante, quelle imagination, quelle richesse d'exposition, quelle logique, quels développements savants, quel esprit de suite et quelle gradation dans la forme, quelle profondeur de sentiment, avec quelle solidité dans les assises de ces monuments littéraires qu'on appelle *Notre-Dame de Paris* et les *Misérables*. Comme tous les faits convergent vers un même but longuement prévu ; comme tous ses personnages ont leurs caractères taillés dans le granit le plus pur, comme chacun de ces hommes garde nettement son caractère, fut-ce au détriment de la vraisemblance des moyens qui nouent l'action ; quelle philosophie se dégage, de la contingence des événements, qu'il analyse au point de vue social, ou des caractères qui se dessinent au milieu des différents incidents nécessités par le récit.

Et dans le style descriptif, quelle abondance, quel coloris, quelle lumière, quelle peinture saisissante de l'ensemble des lieux ! Lui seul a atteint cette puissance d'imagination, d'assimilation et de reproduction des lieux, des événements, des passions les plus tragiques, des sentiments les plus ineffables, les plus touchants et les plus sacrés.

Sa docte autorité ne s'étendit cependant pas jusqu'à englober toute la philosophie ni les sciences politiques. Certaines tentatives qu'il fit dans cette voie ne furent pas heureuses, mais la forme, la richesse des images de sa poésie mitigèrent la pensée de fond.

Son œuvre poétique tout entière est moins substantielle que son œuvre en prose, et le petit nombre d'idées qui en constitue le fond affirme précisément la richesse et la variété de son imagination inépuisable dans la forme poétique. On s'occupa du poète qui était réel pour ne pas analyser le sujet fantaisiste du penseur, et on eut raison ; d'autant plus qu'il s'était remarquablement distingué en prose dans quelques branches de la philosophie : celles qui touchent à la raison, à la logique, à la morale et à la psychologie, dont il fit une si belle application dans ses études historiques et sociales.

Dans sa poésie, quel coloris, quel sentiment du rythme, quelle appropriation de l'image à l'idée ou aux sensations ; comme il incarne la nature en nous par ses symboles et la vigueur de ses métaphores inépuisables et toujours nouvelles. Grâce à sa prodigieuse mémoire, avec quelle sûreté devenue presque infailible, il anime son vers d'un mot qui est toujours celui de la situation, celui qui porte, qui relève, qui anime, vous interdit quelquefois. Cependant, tout cela s'opère naturellement chez lui ; on sent qu'il pense vite et juste. C'est peut-être à cause de ce don sublime que certains critiques lui ont attribué peu de disposition à peindre les impressions de l'âme humaine et de l'esprit dans leurs conceptions subjectives.

Si ces critiques ont raison, amoindrirent-ils sa facilité de création, ses comparaisons si vives qui peuvent donner une âme à la feuille desséchée, à la fleur fanée inerte sur le sol, les ranimant par son souffle puissant ? Non, mais ils permettent de supposer que cet esprit fertile s'est toujours rebuté à vouloir pénétrer ce qui était immanent, ce qui appartenait en propre à la divinité de Dieu devant qui il abdiqua toute volonté, lui eût-elle été suggérée par une conviction. Il discutait volontiers du monde physique, des êtres dont il se

compose, des phénomènes développés dans ces êtres, des lois et des forces qui les régissent, c'est à dire des sciences physiques et naturelles, mais non pas des mondes invisibles ni des sciences occultes devant lesquelles sa réponse était : " peut-être " ! Puis, le positivisme de son intelligence, de ses analyses, quoiqu'on ait tenté de le rapprocher des poètes allemands si nuageux, pouvait-il consentir à atteindre des déductions logiques de son jugement précis, les causes intangibles des manifestations de l'âme ? Il était orgueilleux, dit-on ? son orgueil n'alla pas jusque là. Saisir le fond de l'âme, dépouiller de toute ombre ses replis les plus cachés, voilà une tâche ardue et bien inutile peut-être. Victor Hugo se contentait d'étudier les caractères limités à certains types primordiaux parfois en rapport avec leur complexion physique, il n'en prenait que les grandes lignes, ne s'arrêtant pas à toutes les influences morbides qui viennent souvent jeter une perturbation dans l'ordre d'évolution assigné à chaque individu.

De propos nettement délibéré Gustave et Flaubert quoique d'une autre école, circonscrivent comme Hugo son esprit d'analyse psychologique. Notre pauvre Guy de Maupassant qui voulut aller au delà en découvrant l'âme, nous laissa interdit par des pages superbes pendant la lecture desquelles le livre nous échappait en nous faisant murmurer tout pensif, tout rêveur : peut-être. Mais que restera-t-il de ces pages tant fouillées, d'une pénétration qui éblouit, qui saisit par cet au delà audacieux qui touche à l'infini et nous révèle l'humanité de nos solutions en métaphysique ? Il restera, au point de vue didactique, l'écrivain au style impeccable, à la phrase grammaticalement correcte dans sa forme originale, avec sa clarté d'exposition, l'apparente logique des faits qui résultent de ses caractères soigneusement dépeints ; mais il ne restera rien des confessions intimes de ces âmes ulcérées, torturées par les luttes passionnelles dont le psychologue a étalé les plaies par son génie créateur, pénétrant, secondé d'une imagination excessive, morbide peut-être, tandis que Victor Hugo dans ses ouvrages en prose était doué d'un génie et d'une imagination plus tempérés, plus robustes, plus équilibrés, moins empaumés par les nerfs, plus sains, qui ont défendu non seulement de grandes idées mais ont révélé à notre langue des propriétés semblables à celles que Shakespeare introduisit dans la langue anglaise, c'est à dire, presque une transformation.

Cela n'empêche qu'un ancien pion du collège Stanislas, improvisé critique littéraire, a passé à pieds joints sur tous ces trésors de science pour ne signaler en Victor Hugo que quelques travers de vanité qui n'ont pas trouvé grâce à côté de tant de mérites et lui

ont valu le qualificatif de " bon bourgeois," dans son acception la plus ridicule. Qualificatif idiot pour tous ceux qui ont connu Victor Hugo et au prix duquel ce pauvre conférencier impuissant et hargneux n'est pas arrivé à se faire prendre au sérieux, ni à atténuer son caractère de pygmée qui l'opprime et le désespère de pouvoir jamais respirer sous les ailes de ce géant.

DE MARCHY.

(A suivre)

## A L'OMBRE DU MYSTÈRE

A. M. P. D...

L'amitié est un don du ciel : elle vient sur la terre pour ensoleiller notre existence, diviser nos peines, multiplier nos jours, et donner de l'élan à nos cœurs : car un cœur vide d'affections ne vit qu'à moitié.

Il en est encore de ces âmes généreuses qui se font de l'amitié un sentiment que ni le temps, ni la distance, ne sauraient altérer. Ne vous est-il pas arrivé de rencontrer cette jeune fille, à l'air franc et sincère vous montrant dans ses yeux ce qu'elle aurait voulu vous faire savoir ?... N'avez-vous jamais senti que son âme était sympathique, et que son cœur sensible aux émotions nourrissait pour vous un sentiment d'attachement véritable ?... Ne vous aurait-elle jamais fait part de son désir ardent de vos visites ?... Ne vous aurait-elle jamais révélé combien elle était ravie de vous entendre jouer vos "Sérénades" harmonieuses ?... De cette amitié solide et bien fondée, grandie à l'ombre du mystère, dites, n'avez-vous rien deviné ? ? ?

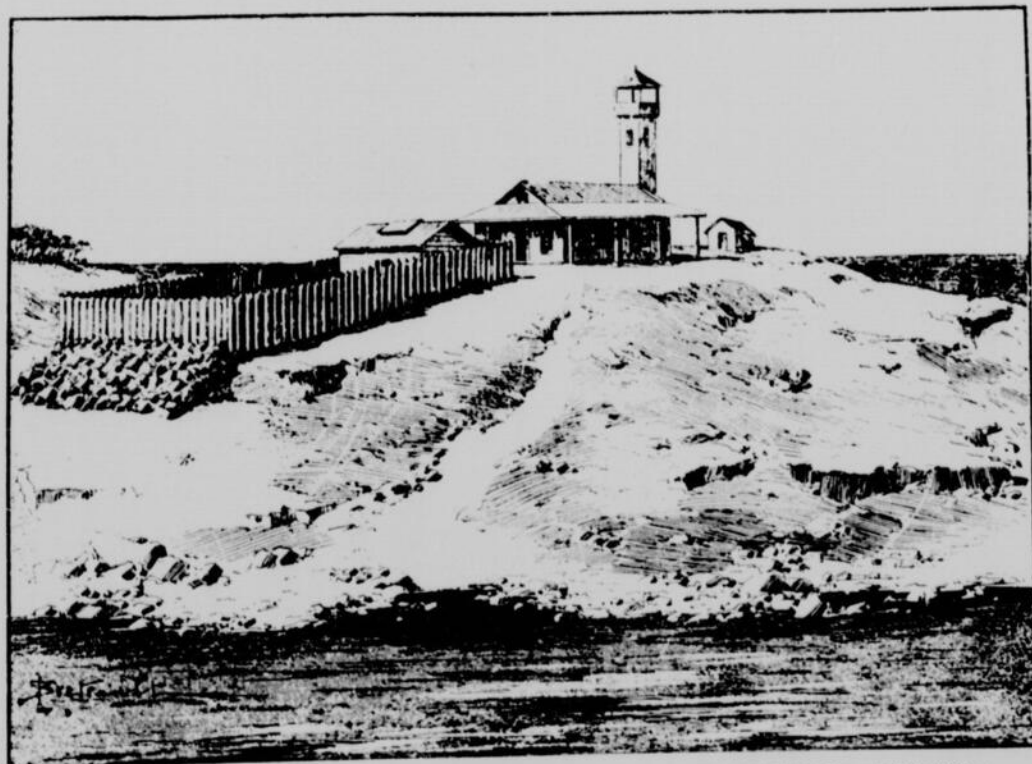
Malgré son silence un peu obstiné, n'avez-vous point compris ? ? ?... Un cœur, de son penchant, offre pourtant assez de lumière pour percer les voiles d'un tel mystère. Et votre cœur, lui, est-il toujours resté muet ?... Je suis peut-être un peu curieuse, (comme toutes les femmes) mais si en retour de cette découverte, elle vous demandait l'aumône, dites, la lui refuseriez-vous ?...

Si non, vous pourriez alors chanter à l'unisson les vers sublimes que Lamartine nous a laissés dans son testament littéraire :

" Aimons-nous, nos rangs s'éclaircissent,  
Chaque heure emporte un sentiment ;  
Que nos pauvres âmes s'unissent  
Et se serrent plus tendrement."

ENÉRI.

Les Français connaissent peu la ruse ; a-t-on jamais dit : la perfide France ? — A. DELFIT.



L'ILE AU DIABLE. — LA CASE DE DREYFUS ET LE BATIMENT DES GARDIENS



SCENE DE LA VIE DES CHAMPS

## FRAGMENT DE LETTRE

HISTOIRE D'AMOUR

*(Suite et fin)*

“ Je n'étais rien ; je voulais être quelque chose, croyant, dans mon amoureuse confiance, qu'elle m'aimerait avec plus de raison ; j'avais son cœur, je voulais son âme, toute son âme, son intelligence, sa volonté, son estime. Je voulais qu'elle n'eût rien à envier aux autres femmes aimées. Je voulais être désiré par toutes pour n'aimer qu'elle seule.

“ Tous ces sentiments s'agitaient dans mon cœur, concouraient à augmenter mon amour. Je résolus de lui faire part d'un projet qui avait germé en moi dans mes pénibles veilles. Je voulais aller étudier la peinture en France, et je ne lui laissai rien ignorer des motifs de cette subite détermination. J'ai toujours eu un goût très prononcé pour la peinture, tu le sais, c'est la seule belle chose que j'aimais et que j'ai continué à cultiver dans ma jeunesse libertine.

“ Un mois après ce jour, je partais. Nous nous étions fiancés, et la veille, la belle, en me donnant un baiser d'adieu, me dit, les yeux remplis de larmes :

“ — Va, ami, étudie, travaille et reviens triomphant. Je serai toujours à toi alors comme je le suis en ce moment.

“ J'étais heureux, quoique je partais pour des années. Voilà comment je l'aimais ! et jusqu'à quel point l'adoration que je lui vouais était poussée.

“ A Paris, je devins élève de N... Au dernier Salon, deux de mes peintures étaient primées. J'avais travaillé ferme, et le peu de talent dont Dieu m'avait gratifié, aidé, fortifié par l'ardeur qui me consumait, me fit, à la fin de la quatrième année, obtenir une première place parmi les artistes nouveaux. Mon désir était comblé, mes vœux exaucés, je sentais sur mon front les doux rayons de la gloire. Mon nom parut sur toutes les feuilles, on critiqua, on vanta mes toiles. Bref, je devins célèbre, et ma renommée, accrue par la distance, me précéda au pays. Que m'importait alors tout le bruit, toutes les sympathies et les haines ? Je ne voulais qu'une chose : revenir bien vite déposer aux pieds de celle qui devait être ma compagne les lauriers conquis pour elle.

“ Et je disais aux flots verts couronnés d'écume, qui grondaient parfois autour du navire qui me portait vers le pays : “ Qu'elle est belle, ma fidèle fiancée, que ses yeux sont profonds, plus profonds que ton onde, ô mer ! Son cœur renferme plus de trésors que ton sein. Pourquoi vous agiter, flots jaloux ? Ma bien-aimée est là sur la grève qui attend plein d'émoi, voilant de sa main ses cils noirs et regardant si la voile qui blanchit à l'horizon lui apporte le bonheur. Qu'elle est belle, ma fiancée, ô mer.”

“ Je disais à la mouette rapide qui s'enfuyait à tire-d'aile : “ Va, rapide oiseau, va vers elle et dis-lui que je reviens heureux et couronné, dis-lui que je lui ferai oublier les longues années d'attente, que mon cœur est plus ardent que les larmes brûlantes qu'elle a versées sur mon absence, que je l'adore et que bientôt elle sera ma femme. Va !”

“ Mon anxiété était extrême, et je crus mourir de joie quand le rivage du Canada, un matin, se dégagait de la brume. Dans quelques heures, j'allais serrer sa main, j'allais entendre sa voix, quel bonheur !

“ Enfin, on arrive, mille questions agitent mon cœur : son amour, comme le mien, a-t-il grandi ? est-elle toujours aussi belle ? ses yeux ont-ils toujours la même douceur et son sourire la même fraîcheur ?

“ Je cherchais des paroles ardentes à lui dire et les mots d'amour les plus fous montaient à mes lèvres qui tremblaient.

“ On accoste au quai. Depuis longtemps mon regard anxieux et brûlé de fièvre fouillait la foule curieuse qui s'entassait, pour reconnaître les deux yeux bleus de ma fiancée.

“ Rien !... Personne à ma rencontre ! et, peu à peu, la foule se disperse, et à moitié fou, regardant l'eau noire clapoter, je restai seul, oublié.

“ Hélas ! hélas ! jour à jamais funeste ! J'allai rapper à sa porte et j'appris qu'elle était mariée de la

veille de mon arrivée !... C'est incroyable, c'est inouï n'est-ce pas ? une telle trahison : et pourtant, c'est ainsi !

“ Lâche abandon, action vile, chose sans nom, amour maudit, femme cruelle et sans cœur ! Que tous mes pleurs retombent en larmes de sang sur ta tête insensée, et que l'éternelle justice qui juge les douleurs te fasse ressentir les horribles tortures d'une âme délaissée !

“ Méconnaître ainsi mon amour, oublier ses serments, faillir à ses promesses ! — elle que je croyais si fidèle et si bonne, tromper un cœur qui s'était donné à elle tout entier ! Quelle déception ! quel profond désespoir ! quel abîme s'est soudainement creusé sous mes pas ! L'insulte, la malédiction et le blasphème brûlaient ma bouche.”

“ Ici l'écriture est devenue presque illisible, tant ces caractères sont tracés d'une main tremblante ; on sent qu'une poignante émotion étire le cœur de cet homme qui raconte ses douleurs.

“ Ah ! ami, quand j'eus compris que je l'avais perdue pour toujours, ce n'est qu'alors que je sentis la grandeur et la force de mes sentiments ! J'avais fait pour elle tout ce qu'un homme eût pu faire pour une femme adorée. O Dieu ! vous savez avec quel plaisir je lui aurais donné mon sang et ma vie !

“ Je l'aurais passée à ses genoux, cette vie qui lui appartenait, en l'aimant, la contemplant, l'adorant, trop heureux si un regard de tendresse, un mot d'affection, un baiser d'amour fut tombé par instant de ses yeux ou de sa bouche divine. Oh ! comme je l'aimais ! Elle est à un autre... pour toujours ! Pour toujours ! ! !

“ Le comprends-tu bien, ami ? pour toujours pendue aux bras de cet autre, elle redira les douces choses qu'elle murmurait à mon oreille ; ses baisers seront tous pour lui ; il aura ses bras pour collier et son sein pour oreiller. Enfer ! désespoir ! rage impuissante ! J'ai perdu pour jamais toutes ses caresses, je n'entendrai plus sa voix, je ne verrai plus l'éclair de ses yeux, à lui son sourire, à lui son âme, malédiction !

“ Tout ce que j'avais rêvé lui dire, un autre le lui dira. Elle devait m'attendre, mon nom devait être le sien, ma maison sa maison, et dans mon cœur déjà je la nommais ma femme. Quels rêves délicieux j'ai faits quels beaux projets je méditais et comme je croyais être heureux un jour !

Nous être l'un à l'autre un monde, une patrie, Un ciel !... Vivre ignorés dans un lieu de son choix Y cacher un bonheur à faire envie aux rois !

“ Tout ce bonheur rêvé, en un jour s'est évanoui, tout s'est évaporé, enfui, flétri, tout est tombé comme la pâquerette pleine de vie tombe sous la faux ! hélas !...

“ Tu ne peux comprendre tous les sentiments qui m'agitèrent en cet instant suprême où je vis agoniser mon cœur et sombrer mes chères illusions, m'immense dégoût de la vie et des hommes qui pénétra dans mon esprit. La haine, la colère, l'amour, le désespoir vinrent tour à tour faire vibrer cette âme à jamais brisée.

“ Ah ! que je te hais, que je te méprise, folle fille d'amour, volage, frivole, indigne adulatrice... Je te hais et je te méprise de toutes les fibres de mon être ! Je t'en veux de mon bonheur brisé, de ma vie détruite, de mes illusions déchues ! Que je te hais !...

“ Non... je t'aime encore et je pleure !...

“ Hélas ! ma haine n'est que de l'amour !... Par toi, j'ai connu l'amour et la douleur ; l'amour dans ton premier baiser, la douleur dans ton dernier accent. Les premiers troubles de mon cœur et les premiers sanglots de ma douleur seront les plus doux souvenirs de mon existence. Ton visage m'a sauvé de l'abîme où j'allais tomber, ta trahison a fait de moi un homme, elle complète l'œuvre de tes yeux.

“ Un enfant ne devient homme que quand il aime ou qu'il souffre : aimer et souffrir, c'est la vie, c'est l'humanité, c'est le monde.

“ C'est la sainte rosée des larmes et le soleil de l'amour qui font croître en nous ce que Dieu y a mis de grand et de noble, ce sont eux qui font éclore l'éti-

celle du génie ou la parcelle du talent. C'est Pétrarque pour Laure, Musset pour Ninon, c'est Dante pour Béatrix, Lamartine pour Héloïse, c'est Rodrigue pour Chimène. Homme, tu n'es grand que par le malheur, a dit Chateaubriand. Tu n'es quelque chose que par la tristesse de ton âme et la mélancolie de ta pensée.

“ Quel abîme profond, quel mystère que le cœur humain, quelle vivante énigme que l'homme ! Je veux haïr, je ne puis qu'aimer ; je veux maudire, et la malédiction qui part de mon âme expire sur mes lèvres en paroles d'amour ! Je suis destiné, comme le damné, à toujours bénir ce que je veux haïr, à toujours sentir mes entrailles brûler d'un feu maudit sans pouvoir l'éteindre.

“ Oh ! que je souffre ! Je ne trouve plus rien de beau dans le monde : je hais tout, excepté Elle. Le bonheur des autres m'exaspère, les rires me font pleurer, les pleurs me font rire ; je suis devenu égoïste et méchant, les malheurs d'autrui ne me touchent plus, je me dis : Nul ne souffre comme moi !

“ Je le répète : ma vie est un supplice insupportable, cent fois pire que celle d'un forçat dont les jours sont rivés à un boulet d'infamie, qui...”

Ici, une page manque.

“... devant mon bonheur détruit, maudissant la vie, croyant devenir fou, j'ai jeté mes pinceaux, brûlé mes toiles, jurant que jamais cet art acquis pour elle ne me tenterait désormais. Voilà pourquoi, cher ami, revenu au pays après une absence de quatre ans, tu m'as vu tout aussitôt reprendre le chemin de l'exil. Je cherche à m'étourdir, j'essaie d'oublier, je veux des joies factices pour extirper de mon cœur le germe qui y croît encore ; c'est pourquoi j'ai parcouru l'Europe en tous sens.

“ J'étais à Monte-Carlo la semaine dernière, et je suis à Nice pour un mois. A Monte-Carlo, mes anciennes habitudes, encore indomptées, m'ont entraîné. J'ai joué, j'ai perdu, j'ai gagné — beaucoup ! — je ne sais. Une pensée m'occupe continuellement ; ELLE, et me distrait de tout autre. Je l'aime ; et si je ne parviens pas à l'oublier, je mourrai.

“ J'ai visité Rome, Jérusalem, j'ai vu le Saint-Père et le Saint-Sépulchre : partout, dans l'antichambre du Pape ou sur la route du Calvaire, dans les sables du désert ou sous les lambris dorés des palais, au milieu des jours et des nuits, à travers la fumée bleue des cigarettes ou les vapeurs du champagne, toujours et partout, je vois une forme vague et gracieuse, un visage de madone sourire et se moquer !...

“ Cette vision constante de mon esprit halluciné est pire que la mort. Parfois j'écoute la mer qui m'invite doucement du haut du rocher qui se dresse là-bas. Je suis sauvage, j'aime la solitude, et quand je suis seul elle me dit à travers le clapotis de ses vagues bleues qui lèchent mes pieds : “ Viens, viens, c'est dans mes bras, dans mon sein que tu trouveras l'oubli. Viens, viens, sois courageux, un pas et tout sera fini. Viens... viens...”

“ Ma pauvre tête s'égaré, mon intelligence sombre dans ce supplice affreux. Au secours ! ami, la mer est une sirène dont le chant m'attire, au secours ! ou je tombe en ses bras ; écris-moi, trouve-moi un moyen d'oublier, ou je meurs, la mer est si belle et on doit si bien oublier dans ses flancs, et si bien dormir du grand sommeil dans son lit d'algues vertes...”

Ici la lettre s'interrompt.

Je ne continuai pas ma promenade et, pensif, je regardai mon logis ; quelque temps après, les yeux fixés sur un portrait de femme, je descendis en mon cœur pieusement comme on entre dans un sépulchre. J'eus souvenance que moi aussi j'ai aimé, que j'ai souffert, et je me disais tout bas, en présence de cette grande douleur dont je venais de lire la relation, ces vers de François Ier qui s'y connaissait en femmes :

Femme varie,  
Fol qui s'y fie  
Un seul instant

Depuis, en relisant cette lettre, j'ai toujours pleuré avec cet homme, cet inconnu qui a souffert jusqu'à vouloir mourir.

Québec, 1898

JOS. S. BLAIS

TOILETTE DE RÉCEPTION



Toilette de réception ou de dîner pour jeune femme ou dame d'âge moyen. Robe en velours ou satin noir ; tablier en crêpe de Chine rose brodé de petits rubans froncés noirs ; autour du tablier, petits ruchés de mousseline de soie rose ; corsage forme blouze en crêpe de Chine brodé de petits rubans ; berthe croisée en mousseline de soie rose. — (Extrait de *La Mode Pratique*, 79, boul. St-Germain, Paris.)

TOILETTE DE RÉCEPTION

Il est toujours très difficile de trouver une jolie toilette pouvant être portée montante ou décolletée pour assister à un mariage, cérémonie du jour, réunion du soir. Voici un modèle qui convient tout à fait à cet emploi, si l'on y met une une guimpe mobile en mousseline de soie ou en tulle sur satin.

Dans le cas où on aurait de la dernière saison une jolie robe de velours ou de satin peu portée et encore très fraîche, on pourrait la moderniser et la changer d'aspect en faisant un tablier de tulle, de crêpe de chine ou de gaze brodée. Ou bien encore, si on a une belle laize de dentelle, on l'emploiera pour le tablier ; en ce cas, le corsage aurait une blouse également en laize de dentelle. Le tablier, disposé ainsi que le représente notre gravure, avantagera, en l'amincissant, l'ensemble de la jupe.

MATÉRIAUX : velours 16 verges ; tulle en laize de 48 à 90 pouces ; mousseline de soie 2 verges ; ruban de satin No 5, 2 verges ; soie doublure 18 verges.

AMUSEMENTS

THÉÂTRE FRANÇAIS

La comédie mondaine "Le bénéfice du doute," de A.-W. Pinero, est le prétexte au début d'un nouvel orateur destiné à remplir les premiers rôles sur la scène du Théâtre Français, M. Kendal Weston. M. Weston a déjà figuré, avec beaucoup d'avantage, sur la plupart des grandes scènes américaines, et la direction du Théâtre Français a dû s'imposer d'énormes sacrifices pour s'assurer sa collaboration.

M. Weston arrive à Montréal bien décidé de gagner d'un seul coup la sympathie du public canadien, dans le principal rôle de "Le bénéfice du doute," la nouvelle pièce qu'introduit M. Phillips en cette ville.

D'excellents acteurs de Vaudeville ont aussi été engagés pour cette semaine.

THÉÂTRE DE SA MAJESTÉ

C'est la fameuse troupe de Francis Wilson qui tient

l'affiche au théâtre de Sa Majesté cette semaine. Le rival de Hooper joue le rôle de Napoléon dans le "Petit Caporal." Il est secondé par Lulu Glazer et Dennis Sullivan le ténor.

Voilà un trio d'artistes et une pièce qui ne manqueront pas d'attirer la foule au théâtre de Sa Majesté.

Le "Petit Caporal" est un opéra comique qui mérite d'être vu. M. Wilson a, dit-t-on, le rôle qui lui convient le mieux dans cette pièce. Les premiers artistes sont fort secondés par les chœurs exercés et plusieurs groupes de jolies figures tandis que les décors sont de vraies merveilles.

Les premiers artistes sont fort secondés par des chœurs exercés et plusieurs groupes de jolies figures, tandis que les décors sont de vrais merveilles.

JEUX ET AMUSEMENTS

ENIGME

Mon père, en me donnant le jour,  
Tremble fort souvent pour sa vie ;  
Ce n'est qu'après qu'il l'a finie  
Que l'on vient me faire la cour.  
J'impose des lois qu'on respecte,  
Et ma volonté n'est suspecte  
Qu'à l'ingrat et sordide cœur.  
Quoique je sois exempt de crimes,  
Par d'inévitables maximes,  
On me livre à l'exécuteur.

MÉTAGRAPHME

Sept pieds, de l'affection je suis le témoignage ;  
Chef changé, le défaut d'un enfant sans courage.

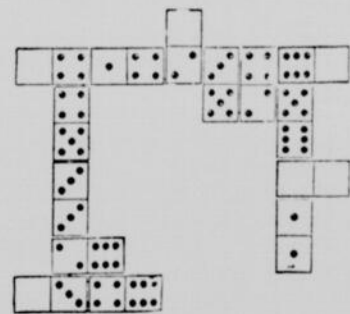
SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE NO 758

Charade. — Chèvre-œil (Chevreuil).

Logogriphe. — Dinde et Inde.

Rébus. — On n'avance qu'autant qu'on se fait violence. Mot à mot : "ONA" vend CEQ au Temps — Qu'once — fève — I haut — lance.

PROBLÈME DE DOMINOS



Compléter la figure avec le surplus des 28 dominos. Obtenir le total 24 en horizontal, en vertical et dans les deux diagonales.

GRAVURE-DEVINETTE



Il ferait mieux de se taire et ne pas tant rire. Malheur à lui si je l'attrape.

Cherchez le rieur.

# L'ORPHELIN

PAR MME LA BARONNE DE BOUARD

(Suite)

Le souvenir évoqué par Florence n'était pas, sans doute, à l'avantage du jeune garçon, car il fronça les sourcils en rougissant.

—Allons, la paix, petite fille! intervint lady Augusta d'un ton sévère.

—Pourquoi se moque-t-il de l'oncle Noll?... .

—Il n'est donc pas même permis d'en parler... reprit Gérard rageur; peste! quelle ardeur à le défendre!

—Et vous à l'attaquer. On dirait que vous lui en voulez, que vous êtes jaloux.

—Jaloux de quoi?... de son agilité, de ses... .

—Non, interrompit Flor, les yeux étincelants et les joues empourprées, mais de ce qu'il est le lord de Kilmore, le maître de tous les domaines, et vous un simple cadet.

L'enfant avait jeté sa phrase au hasard, n'ayant rien trouvé de plus propre à blesser l'orgueil de Gérard Ruthwen que cette constatation de son infériorité.

Elle fut effrayée du résultat produit.

La comtesse, suffoquée de colère, la foudroyait du regard, sans trouver une parole pour traduire son mécontentement.

Miss Stone, dans un sursaut effaré, avait laissé échapper toutes les mailles de son tricot et Gérard, — oh, Gérard! toujours si flegmatique, si souverainement maître de lui, — il n'était plus reconnaissable.

Pâle de fureur, les lèvres blanches, il venait de se dresser d'un bond, et son poing levé menaçait Flor.

Néanmoins celle-ci, intrépide, ne recula ni ne baissa les yeux.

—Gérald! murmura faiblement miss Stone d'un accent de reproche voilé.

Il s'arrêta, honteux de cette violence qui le trahissait, mais grommelant encore entre ses dents :

—Petite insolente!

—Ne l'avez-vous pas un peu provoquée, mon cher enfant?... balbutia la craintive Ethel qui, pour cette timide défense, dut faire appel à tout son héroïsme.

—Voyons, ma cousine, allez-vous prendre parti dans cette sottise de discussion? demanda lady Augusta d'un ton glacé. Cette enfant est agressive, inconvenante... .

—Mais, grand-mère, aventure Florence qui avait envie de pleurer, ce n'est pas moi qui ai commencé. C'est Gérard... .

—Gérald... Gérard... ce n'est pas la même chose. Gérard est ici chez lui, et vous... .

Elle s'interrompit devant l'angoisse douloureuse, la profonde stupeur, le muet et poignant reproche des grands yeux sombres rivés aux siens.

—Vous, se reprit-elle, l'air bougon, un peu confus, vous venez de vous conduire comme une petite fille très mal élevée.

Une petite fille très mal élevée!... Elle, Florence Dally, dont la pauvre mère avait formé avec des soins si constants le jugement, le cœur et les manières, elle qui s'efforçait fidèlement de se conformer aux leçons maternelles et aussi à celles, toutes pareilles, de Noll!

Une petite fille très mal élevée... mais ce n'était pas cette incrimination humiliante et injuste qui blessait le plus vivement Florence.

Lady Ruthwen avait failli dire :

—Vous, vous n'êtes ici qu'une étrangère.

Les mots impitoyables n'avaient pas été prononcés, mais, quand même, l'enfant les avait entendus au-dedans d'elle, aussi nettement que s'ils fussent réellement tombés des lèvres dédaigneuses de la comtesse Augusta, et c'est là ce qui l'avait atteinte en plein cœur.

Gérald était ici chez lui, mais non pas elle. La fille de Flora, la morte, ne recevait au manoir qu'une hospitalité de rencontre; elle n'était au foyer de la famille qu'une intruse et gardée par charité.

Plusieurs fois déjà, avant cette minute cruelle, la petite Flor avait eu la vague intuition de la sourde inimitié que voilait mal l'indifférence de sa grand-mère. A cette heure, elle n'en pouvait plus douter. Et pourtant, elle n'avait fait aucun mal, sinon riposter un peu vivement aux méchancetés de Gérard.

Tout doucement, à pas furtifs, elle se glissa hors du salon.

—Ma petite Florence, où allez-vous? demanda miss Ethel un peu inquiète.

Mais, sans doute, la petite fille n'entendit pas, car elle ferma la porte sans répondre.

—Ah! laissez-la donc bouder! fit Gérard en soulevant les épaules.

Non, Flor ne s'en allait pas pour bouder, mais elle ne voulait pas pleurer devant eux et son chagrin l'étouffait.

Quand Archie Brice, son service terminé, sortit de la chambre de son jeune maître, il perçut, en passant près du cabinet de travail, un bruit étrange qui le fit tressaillir.

On eût dit des soupirs, des sanglots étouffés. La pièce était toute sombre, cependant, et paraissait déserte. Mais la lueur indécise de la lune lui montra bientôt une forme noire blottie contre une des fenêtres.

C'était Flor qui pleurait, appuyée à son pupitre, sa tête échevelée enfouie dans ses deux bras.

Le vieux domestique courut à elle, tout effrayé.

—Qu'avez-vous, ma chère petite Miss?... Pourquoi êtes-vous là, toute seule dans le noir, et pourquoi pleurez-vous?

Archie, bon et dévoué, avait gagné dès les premiers instants la sympathie de l'enfant. Elle lui confia sa grosse peine et, — de l'avoir dite à quelqu'un qui lui serrait les mains, caressait ses cheveux bien doucement, en murmurant: "Pauvre petit oiseau! chère petite fille!" — cela dégonflait déjà son cœur oppressé.

—Lord Gérard mérite d'être sévèrement réprimandé, conclut Brice lorsque Flor eut terminé sa douloureuse confidence, — son respect ne lui permettait pas de blâmer ouvertement lady Augusta, bien qu'au fond... .

La fillette secona vivement la tête.

—Non, non, Archie, il ne faut pas que Gérard soit grondé!... parce qu'il ne faut pas que l'oncle Noll sache rien de tout cela. Il aurait de la peine. N'est-ce pas que tu me promets le secret?

Afin de forcer son acquiescement par un remerciement anticipé, elle l'embrassait sur les deux joues, et ainsi elle eût pu arracher au vieux Brice ensorcelé les promesses les plus extravagantes.

—Cher bon petit cœur, murmura-t-il tout attendri... Eh bien! nous ne lui dirons rien; mais quand vous aurez de la peine, vous savez que le pauvre Archie sera toujours là pour vous consoler.

## IV

Florence était devenue, tout à coup, étrangement sauvage. Au début de son séjour à Kilmore-Castel, les appartements privés de sa grand-mère ne la voyaient pas bien souvent; mais à présent, de parti pris, elle n'y mettait les pieds que lorsque, chose fort rare, lady Augusta l'y faisait appeler.

C'était fini, plus irrévocablement encore, des parties de lawn-tennis ou de croquet auxquelles la conviait autrefois Gérard, quand il venait au manoir de jeunes visiteurs.

Les dernières invitations du hautain garçonnet avaient été déclinées avec une froideur si accentuée, qu'il n'était plus revenu à la charge. La séparation s'était faite ainsi, absolue, entre lui et la petite cousine qui ne lui adressait pas quatre paroles par jour en dehors du bonjour et du bonsoir obligatoires entre gens de bonne compagnie.

Dès que les repas prenaient fin, Flor, qui pendant leur durée demeurait silencieuse et comme glacée sur sa chaise, s'éclipsait avec un soulagement, tandis que le reste des convives se dirigeait vers la serre ou le salon, s'il faisait froid, vers les terrasses si c'était l'été.

Noll n'avait pas prêté une très grande attention à ce changement, car, envers lui, l'enfant était plus affectueuse et plus caressante que jamais. D'ailleurs, en dehors de leurs chères séances d'étude ou de leurs promenades habituelles, il l'avait toujours vue rechercher plutôt la solitude que la société des autres habitants du château.

Dans le parc, elle avait les cygnes que sa gentillesse avait apprivoisés, et devant lesquels elle serait restée des heures entières en contemplation; le labyrinthe des allées entre-croisées où elle aimait à se perdre au plus épais des fourrés; et, sous les grottes de rocailles ou les rustiques abris des ronds-points, de nombreuses retraites pour s'installer avec ses jouets ou son petit ouvrage manuel.

Si la température s'opposait à ce qu'elle errât ainsi au dehors, la fillette ne quittait pas de la journée le cabinet de travail d'Olivier. Il lui en avait livré tous les secrets. C'était pour elle, tout à la fois, un sanctuaire et un musée.

Tandis que Noll, les leçons terminées, travaillait pour son propre compte, Flor, très doucement, afin de ne pas le troubler, furetait de droite ou de gauche, explorant les coins mystérieux, et faisant presque toujours, au fond des bahuts, des étagères ou des tiroirs aux trésors inépuisables, quelque nouvelle découverte. Le "grognoir", comme disait Noll, était son domaine incontesté. Là, elle se sentait chez elle, plus sûrement que l'orgueilleux Gérard dans l'immensité des biens de Kilmore.

Un an avait passé depuis la nuit de mars, sombre, pluvieuse et froide qui l'avait amenée au manoir, frissonnante, épeurée, serrée contre Mme Guéthary qui ne se sentait guère plus brave qu'elle; un

an depuis que, pour la première fois, elle avait franchi le seuil du petit salon où, près d'un feu clair, à la douce clarté des lampes, Noll Ruthwen l'attendait pour lui souhaiter la bienvenue.

En ces douze mois, la petite fille avait beaucoup grandi. L'air vif des montagnes d'Ecosse l'avait, de plus, extraordinairement fortifiée ; et quand ses vieilles amies d'Arcachon, auxquelles elle écrivait avec une fidèle régularité, trouvèrent un beau jour, dans une de ses lettres, une jolie photographie due à l'instantané d'Olivier, elles eurent quelque peine à reconnaître la nerveuse et débile petite Flor, dans la belle fillette aux joues pleines, aux membres à la fois élancés et robustes dont les yeux et les lèvres semblaient leur sourire de loin.

Lady Augusta avait depuis longtemps quitté le deuil de sa fille, deuil qu'elle n'avait d'ailleurs porté que singulièrement mitigé par les ingéniosités d'une mode complaisante à tous les caprices. D'instinct elle haïssait les nuances austères qui vieillissent la femme par leur cadre assombri, et se prêtent mal à l'adjonction de fanfreluches, de garnitures seyantes et légères.

Elle avait essayé, à plusieurs reprises, d'égayer d'un ruban clair, d'une collerette de dentelle, les robes désespérément noires de Florence ; mais celle-ci s'était, avec obstination, refusée à violer l'intégrité d'un deuil qu'elle gardait, douloureux encore comme une blessure vive, tout au fond de son cœur d'enfant.

C'était même une des causes inavouées de l'éloignement que la comtesse et sa petite-fille semblaient éprouver l'une pour l'autre : le contraste entre les vêtements sévères de l'enfant et les toilettes éblouissantes de l'aïeule les blessait toutes deux avec une égale acuité. Celle-ci, comme une indirecte mais sanglante leçon ; celle-là, comme une sorte d'outrage au culte sacré du souvenir.

Avec le mois d'avril allait venir le seizième anniversaire de la naissance de Gérard Ruthwen.

L'année précédente on était trop près encore de la mort de Flora pour qu'il eût été décent de songer à donner aucune fête à Kilmore-Castle. Mais cette fois, la comtesse prétendait fêter magnifiquement son petit-fils préféré. Il atteignait presque l'âge d'homme, et, doué d'une parfaite éducation mondaine, beau de visage, adroit à tous les sports, on pouvait le considérer, déjà, comme un charmant cavalier.

Lady Augusta annonça donc, plusieurs semaines à l'avance, une grande soirée de gala dont Gérard devait être le héros.

Flor, mandée chez sa grand-mère, fut mise, par celle-ci même, au courant de ses intentions ; et elle apprit également que la comtesse profiterait de cette circonstance pour la présenter solennellement aux amis de la famille qui ne la connaissaient pas encore.

Puisque Florence allait paraître au bal — dans un vrai bal ! — il ne pouvait plus être question pour elle des pauvres petites robes de cachemire ou de cheviotte, noires, toutes simples. Lady Ruthwen se donna la peine, avec une grande condescendance, de lui démontrer cette impossibilité en même temps que la nécessité de se vêtir, enfin, "comme tout le monde".

Bien que son accent n'eût rien de comminatoire et parût même, à Flor, plus doux qu'à l'ordinaire, l'enfant baissa la tête, convaincue, tout de suite de l'inanité d'une résistance plus prolongée à des ordres voilés sous une apparence de désirs.

Elle entendit vaguement lady Augusta lui parler, avec une volubilité inaccoutumée, d'une délicieuse robe "Empire" dont elle venait d'étudier la figurine, et qui ferait ressembler cette étrange petite Flor à un portrait de famille descendu de son cadre.

Ses regards distraits errèrent avec indifférence sur les étoffes merveilleuses étalées dans le boudoir, et que les belles mains de sa grand-mère caressaient avec une puérile complaisance, les entremêlant à plaisir, les froissant sous ses doigts, les disposant en draperies, les faisant onduler, déployées jusque sur le tapis, en vagues molles d'une grâce exquise.

Quand la comtesse, de plus en plus satisfaite, lui dit de choisir elle-même la mieux à son gré, elle désigna au hasard la première venue, et c'est ainsi que, sans trop s'expliquer comment, le soir du fameux bal, elle vit passer dans toutes les glaces de Kilmore-Castle une Flor nouvelle, bien différente de l'ancienne ; une Flor méconnaissable, avec son élégant fourreau "Empire" de bengaline crème aux reflets veloutés, aux plis souples et riches, ourlé de bandes de cygne et orné d'une chérousque de dentelle, d'où émergeait la fine tête brune aux grands yeux de velours.

Gérard devait être le héros de cette fête ; mais ce fut bien plutôt Florence qui en devint la "great attraction". Toutes les curiosités, nuancées d'intérêt et d'une admiration non déguisée, allaient à cette petite fille si étrangement jolie, d'un charme singulier, encore inconnue de la plupart et, jusque-là, à peine remarquée des autres, sinon comme une petite ombre noire, triste et gênante, dont la présence avait fort assombri, durant ces derniers mois, les réceptions de la comtesse.

Surprise de l'attention générale concentrée sur sa frêle personne un peu troublée et, à coup sûr, plus intimidée que ravie, elle se tenait blottie, comme un oiseau effarouché, contre le grand fauteuil d'infirme du jeune lord de Kilmore.

Admirablement belle, son extraordinaire éclat habilement entretenu par un insaisissable maquillage, lady Augusta, en toilette de peluche violette, garnie de guipure d'Irlande et constellée de diamants, recevait ses invités au seuil du grand salon, et leur prodiguait, en châtelaine accomplie, les phrases banales de bienvenue.

—Quelle amabilité d'être venus ainsi en nombre, fêter l'anniversaire de la naissance de Gérard... Un homme de seize ans, *darling* ! Comme ils nous vieillissent en grandissant, ces enfants !...

Et elle riait d'un rire jeune, en disant cela : elle caressait de l'éventail les joues rosées des *young ladies* et des garçonnets imberbes, amis de Gérard ; dans l'échange pressé des *shake-hands*, elle agitait ses beaux bras, aux poignets desquels, sous la transparence des dentelles, cliquetaient l'or des bracelets et étincelaient les pierreries.

—Ah ! que je vous présente ma petite-fille. Noll, mon cher enfant, vous l'accaparez à notre détriment Florence, par grâce, ne soyez pas sauvage. Milady, vous n'aviez pas encore vu cette petite Flor ?

—Mais non. Elle est charmante !

—N'est-ce pas ? reprenait lady Ruthwen aussi triomphante que si le mérite de la gentillesse de Florence lui fût revenu tout entier.

Et Flor devait sourire, saluer, encore saluer et encore sourire à chaque flot d'invités défilant devant "ce pauvre cher Noll". Il lui fallait répondre aux flatteries exagérées que les hôtes de sa grand-mère se croyaient obligés de lui prodiguer. Elle le faisait sans gaucherie, mais avec une timidité ingénue qui lui donnait un charme de plus, le charme si rare maintenant, de l'enfance vraiment enfantine.

On oubliait un peu Gérard, en la contemplant : il parut bientôt que la fête se faisait pour elle plutôt que pour lui. Quand l'orchestre donna le signal de la danse, non seulement des enfants de son âge, mais encore des adolescents comme Gérard et même de vrais jeunes gens vinrent l'inviter.

Etourdie, un peu effarée, — elle ne savait auquel entendre, — elle s'embrouilla dans les promesses, et finit par rire de ce jeu nouveau qui l'amusait. Noll la suivait des yeux, de loin, heureux de la voir jouir de cette soirée qui l'avait d'abord effrayée comme une corvée, un peu triste de n'être pour rien dans son plaisir. Mais il eut vite secoué cet égoïste regret, car nul sentiment mauvais ne pouvait prendre racine en cette généreuse nature.

A chaque arrêt, d'ailleurs, Flor revenait à lui, toute rose dans sa fraise de neigeuse dentelle, une légère moiteur aux tempes, à la racine des petites boucles folles que le tourbillon de la danse avait soulevées autour de son front.

—N'es-tu pas fatiguée, enfant ? lui demanda-t-il entre un quadrille et une polka, en retenant, un instant dans les siennes, les mains gantées de blanc de la fillette.

—Non, j'ai chaud seulement. Et toi, oncle Noll, ne t'ennuies-tu pas de ne point danser ?...

—Pas du tout. Je te regarde voltiger et cela me suffit. Mais tu sais, petite Cendrillon, pas plus tard que minuit. Tu m'as promis. Elle se mit à rire.

—Sois tranquille, je ne m'oublierai pas. Je n'attendrai pas le douzième coup.

—Bien vrai ? un manque de parole me peinerait.

Le regard expressif de Florence lui démontra d'une façon péremptoire l'injustice d'une semblable crainte.

—Minuit, c'est déjà très tard pour une petite fille de ton âge, expliqua-t-il en souriant. Si tu veillais davantage, tu serais ensuite très fatiguée.

—Mais si tu veux, oncle Noll, proposa Flor avec une spontanéité très sincère, je m'en irai tout de suite. Bricie n'a qu'à appeler Suzan...

—Quitter déjà le bal ! vous ne vous y plaisez donc pas ? se récria derrière elle lady Augusta qui passait au bras de Gérard.

—Oh ! grand-mère, je vous demande pardon, c'est très amusant de danser, répondit naïvement la fillette.

—Et cet impitoyable Olivier voudrait vous envoyer dormir quand vos pieds battent tous seuls la mesure. Quelle cruauté !

—Ma mère, cette enfant n'a pas l'habitude des longues veillées.

—Raison de plus pour ne pas la priver d'une jouissance si rare. Pour une fois, ne pouvez-vous déroger à vos principes ? Regardez comme elle est animée et comme ses yeux brillent de plaisir. Elle a un succès fou, d'abord. Qui aurait prévu cela ? Mais aussi, je lui ai choisi une toilette !... Dites, Flor, que vous êtes contente d'être belle et que vous voulez rester jusqu'au bout.

Jamais la froide châtelaine ne s'était montrée si tendre envers sa petite-fille qu'en ce moment où elle semblait la défendre contre la rigidité de Noll. Cependant, Florence secoua sa tête mutine et coula, en dessous, un regard de soumise tendresse vers l'infirme.

—Je suis contente du bal et de ma robe, grand-mère ; mais tout de même, j'irai dormir à minuit. J'ai promis à l'oncle Noll.

Lady Augusta la regarda avec stupéfaction.

# LES DEUX GOSSES

## CE QUE DURE LE BONHEUR

L'interrogatoire recommença tel que l'avait fait le brigadier. Mais le lieutenant avait reçu de plus amples informations durant l'absence de ses hommes ; aussi, voyant que, sous une apparence de bêtise, la vilaine créature cachait une grande adresse, il lui dit tout à coup :

— Qu'avez-vous fait de l'enfant que vous aviez avec vous en arrivant à Moulins-Lille ?

— Vous voulez parler de mon neveu Claudinet ? Ce misérable, malgré son jeune âge, était déjà un vrai vaurien. Hier, il m'a abandonnée, malgré toutes les peines que je me suis données pour l'instruire et l'élever.

— Avez-vous une pièce quelconque prouvant que c'était bien votre neveu ?

La mégère, tirant un portefeuille crasseux de son sein, y prit un papier jauni. C'était l'acte de naissance de Claudinet.

Le brave officier avait une preuve : elle était péremptoire. Mais les instructions de Lille étant formelles, il reprit :

— C'est bien. On va mettre momentanément votre cheval et votre voiture en fourrière. Mon brigadier va vous accompagner en chemin de fer jusqu'à Lille, où vous vous débrouillerez avec la police.

Le lieutenant prévint le commissaire central de la police de Lille. A l'arrivée du train de Roubaix, deux agents reçurent Zéphyrine des mains du brigadier qui retourna à Roubaix par le chemin de fer à voie étroite.

## OU COMMENCE LE CHATIMENT

Silverstein avait fait une faillite colossale : il fut même prouvé qu'elle était frauduleuse au premier chef, mais les rigueurs de la justice, malheureusement, atteignent plus souvent le pauvre père de famille obligé, devant Dieu et sa conscience, de voler un pain pour nourrir ses enfants, lorsqu'il a fait tout ce que l'on peut faire humainement pour obtenir du travail, qu'elles ne touchent ces rebuts de l'humanité, banquiers ou autres, édifiant leur fortune au détriment des petits et trop souvent des pauvres. Nous disons *des pauvres* : car pauvres ne signifie pas absolument mendiants.

Paul Vernier à qui de fortes sommes étaient dues encore, se trouva dans une situation des plus difficiles. Sa femme, la coquette Mariana, avait fait des dépenses hors de toutes proportions, puisqu'elle comptait sur cet argent du banquier.

Pour comble de malheur, quand Paul lui apprit la déconfiture de Silverstein, elle fut prise d'un tel accès de colère, qu'une congestion cérébrale se déclara.

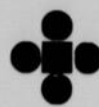
Paul, incapable de la faire soigner chez lui, fut forcé de la conduire à l'hôpital. Là, les médecins, malgré toute leur science, tout leur dévouement, ne purent enrayer le mal. Des jours et des nuits, elle se débattit en proie à un délire épouvantable, pendant lequel tous ses crimes prenaient corps à ses yeux. Ses épouvantements se traduisaient par des cris horribles. Elle semblait repousser obstinément un être imaginaire :

— Non, non ! criait-elle éperdue. Va-t'en !... Ce n'est pas moi qui t'ai vendu !... Pourquoi me poursuis-tu ? — Ah ! ta mère pleure maintenant !... Je me suis vengée !... Pourquoi était-elle bonne et pourquoi était-elle plus belle que moi ?... Non, non ! laisse-moi !... Va-t'en !...

C'était des crises de désespoir sans nom, auxquelles les médecins et les élèves internes ne comprenaient rien.

Le délire ne cessa qu'avec la vie. Le prêtre, appelé au chevet de la mourante, ne put rien : il fut terrifié par ce qu'il entendit, et comprit que l'esprit du mal livrait son dernier assaut. Afin de calmer, autant que c'était possible, les affres suprêmes de cette terrible agonie, il donna l'extrême-onction à la moribonde, qui parut moins torturée : car Dieu a des trésors infinis même pour les plus grands malfaiteurs et, dit le Père Casteleyn, savant Jésuite belge, on ne peut, sous aucun prétexte, menacer qui que ce soit de l'enfer, la religion du Christ étant toute d'amour, et les Evangiles ne mentionnant que très peu les châtements éternels — saint Jean ne les nommant pas une seule fois

# BOVRIL



**EST UN EXTRAIT  
DE BŒUF...**

Préparez-le en y ajoutant  
une cuillerée à thé dans  
une tasse d'eau chaude.

**BOVRIL...**

Donne la force, conserve  
la santé et est digéré par  
tous les malades, tandis  
que les autres remèdes ne  
le sont pas.

**BOVRIL, Limited**  
LONDRES, Ang.

25 & 27, rue St-Pierre, Montréal.



dans son sublime Evangile. — La parole de Notre Seigneur : " Il y aura beaucoup d'appelés mais peu d'élus ", ne peut absolument pas être comprise comme elle l'a été trop longtemps, et l'amour rendra les hommes plus dévoués à la pratique des divins préceptes, que des menaces faites inconsidérément et sans qu'on soit justifié de les faire.

M. et Mme de Saint-Hyrieix apprirent à la fois la maladie et la mort de leur cousine : Carmen ne connut donc jamais les noires trahisons de sa cousine. Seuls avec Paul, ils suivirent le convoi des pauvres, Paul, dans sa fierté, ne leur ayant rien révélé de sa nouvelle condition.

C'est en vain, quand ils connurent son désastre, qu'ils lui offrirent de l'aider ; car ils étaient très bons, malgré tous leurs travers. Paul refusa, disant qu'il travaillerait. Il vendit son hôtel, son superbe mobilier ; quand il eut tout payé, il lui resta quelques centaines de francs pour lui permettre d'attendre de l'ouvrage.

La Limace, convaincu de vol et de meurtre à Lyon, fut jugé et condamné à mort. Son exécution eut lieu sur la place Bellecour. Il eut le bonheur de se confesser avant d'être guillotiné.

Le dossier de ce malfaiteur révéla le fait de sa participation aux actes de piraterie sur les côtes de Bretagne, et, spécialement, lors du naufrage du navire ramenant M. et Mme de Saint-Hyrieix en France quelques années auparavant. Carmen se rappela, en lisant ces détails le farouche braconnier de Kerlor.

Georges, au Mexique, grâce au système d'association qu'il avait inauguré dans sa mine, fut bientôt à la tête d'un capital colossal. Il opérait tous ses versements dans les banques les plus sûres du pays, les convertissant aussitôt en chèques sur la Banque de France, où il s'était fait ouvrir un compte-courant.

Souvent Hélène se plaignait à lui du silence obstiné de Carmen. Georges trouvait toujours une bonne raison à donner, mais bientôt lui aussi se sentit envahi par toute sorte de pressentiments.

Ils écrivirent donc, après quelques mois d'attente. Aucune réponse ne leur parvint. Entraîné par son travail, Georges demeura plusieurs mois encore sans écrire de nouveau, et plus d'un an s'était écoulé sans qu'il eût reçu la moindre nouvelle de sa sœur.

Devant les larmes de sa chère Hélène, il se décida enfin à envoyer un télégramme à Carmen : mais l'homme de confiance qu'il envoya dut nécessairement mettre le temps voulu au trajet de la mine jusqu'à la Vera-Cruz, c'est-à-dire près de trois semaines.

Deux mois et demi après ce télégramme Georges reçut enfin une lettre de sa sœur : cette lettre ne disait pas grand-chose, et dans tous les cas, fort peu de Fanfan.

Hélène en fut plus alarmée que si Carmen eût annoncé une mauvaise nouvelle.

— Mais enfin, ma chérie, lui dit Georges, je ne vois pas qu'il y ait lieu de te désespérer ainsi. Sans doute, Carmen ne dit presque rien de Fanfan : c'est donc qu'il va bien, que tout est régulier.

— Il me semble que, comme je l'avais fait pour toi, mon bon Georges, Carmen eût pu lui conduire la main et nous envoyer ne fut-ce que son nom écrit par lui !

— Oui, toi, tu es sa mère : tu pensais à tous ces détails. Mais tu ne peux exiger que sa tante ait les mêmes prévenances.

— Enfin, j'ai peur !... Un cœur de mère, vois-tu, mon bien aimé, ne peut guère se tromper.

CHOSSES ET AUTRES

—Le Japon ne reconnaît officiellement aucune religion.

—A l'exposition de Paris, en 1900, on aura une salle de théâtre où l'on pourra asseoir 15,000 spectateurs.

—Il existe en Angleterre, près de l'abbaye Saint Albans, une maison construite en 795. Il y a donc 1100 ans qu'elle existe.

—D'après les *Recherches Historiques*, la première chapelle protestante fut bâtie en Canada, le 15 septembre 1790 dans la ville de Sorel.

—Le haut Canada reçut ses premiers colons en 1786; son histoire, jusqu'à 1840, forme une page tout à fait étrangère à celle de la province de Québec.

—La nouvelle ville de Dawson, au Yukon, compte déjà 3 journaux, 3 théâtres, 3 hôpitaux et une infinité de tavernes, salles de jeux, etc.

—Pour être goûtés, les plaisirs et les récréations doivent être un délassement; c'est le travail qui leur donne leur arôme. Quand on se fait une occupation des plaisirs, on ne tarde pas à en être fatigués.

—Des marchands d'animaux ont conduit, dans le cours de l'été, 3,000 bœufs et 1,500 moutons au Yukon. Le bœuf se vend \$1 la livre au Yukon; les morceaux de choix, \$1.50.

—On a trouvé, dans l'île de Madagascar, un œuf pouvant contenir deux gallons de liquide. Il a été pondu par une espèce d'oiseau éteinte depuis 200 ans, connu sous le nom de épiornis. Cet oiseau mesurait 12 pieds de hauteur.

—On commence à parler, à Yamachiche, d'élever un monument à la mémoire des premiers colons de la paroisse, de ceux qui, au commencement du XVIIIe siècle, opérèrent les premiers défrichements. Ce qui est très bien.

—Un mécanicien français, de Roubaix, vient d'inventer un nouveau métier à tisser d'une capacité de 100 à 175 verges par jour. Un tisserand pourra surveiller six de ces métiers. Ce nouveau métier va être d'un immense avantage à l'industrie française.

—Les premiers écossais s'établirent en Canada après la bataille de Québec, en 1759. Ils faisaient partie de l'armée de Wolfe. A la paix, on les licencia et ils prirent des terrains autour de Québec. Les premiers irlandais s'établirent en Canada en 1815.

—Le beau sexe fait une vigoureuse concurrence aux hommes, dans les diverses professions, aux Etats Unis. De fait on y compte 4,000 actrices et 35,000 chanteuses; 11,000 femmes sont artistes, 2,000 s'occupent de littérature, et 890 font du journalisme. Environ 600 autres sont dramaturges ou dirigent des théâtres

IL FAUT EN PRENDRE

Si vous toussiez, il faut prendre du *Baume Rhumal*, ce remède sans pareil qui calme les irritations de la gorge et des poumons. 25c partout.

—Recevoir une lettre insuffisamment affranchie et payer une amende est toujours chose vexante, surtout quand cette lettre ne contient que quelque banalité sans importance, mais que diriez-vous s'il vous arrivait, comme à moi, de recevoir insuffisamment affranchie et avec une amende, un paquet contenant la photographie de votre belle-mère!!!!

LE REPOS TROUBLE

La nuit vous ne pouvez dormir parce qu'il vous vient continuellement de pénibles envies d'expectorer. Une petite dose de *Baume Rhumal* vous délivrera de cet ennui, et vous permettra de reposer tranquillement.

Mme M. CHARTRAND

Pendant de longs mois a enduré d'atroces souffrances. Trois médecins l'ont soignée sans pouvoir la guérir

Les Pilules Rouges du Dr Coderre l'ont parfaitement guérie. Maintenant elle est bien et heureuse

Un grand nombre de femmes endurent des souffrances atroces par leur propre faute. Souvent, elles pourrissent se guérir ou prévenir les douleurs les plus cruelles, mais par une coupable négligence, elles attendent, elles retardent, jusqu'à ce qu'enfin une maladie grave et souvent incurable se soit déclarée. Pour prévenir ou faire disparaître ces faiblesses féminines, rétablir le système nerveux et refaire la santé, il n'est pas de meilleur remède connu au monde que les Pilules Rouges du Dr Coderre. Voici ce que dit à ce sujet Mme Chartrand, respectable dame de Montréal: "Depuis bien longtemps je souffrais beaucoup de faiblesses, mal de tête, violentes palpitations de cœur, douleurs dans tous les membres, surtout les jambes; je n'avais de cœur pour rien; pas d'appétit, mauvaise digestion et j'avais complètement perdu le sommeil. Trois médecins me soignèrent sans pouvoir me soulager. Je devins si faible et si souffrante que pendant huit jours je fus incapable de me remuer ayant les deux jambes sur une chaise. Voyant que médecins et remèdes ne pouvaient rien me faire, je commençai à prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre et c'est incroyable le bien qu'elles m'ont fait. Je suis parfaitement guérie, je fais mon ouvrage seule et sans fatigue, je dors bien, je peux toujours manger, et ma digestion est bonne, enfin la santé et le bonheur ont fait place à la maladie et au désespoir. J'ai recommandé les Pilules Rouges du Dr Coderre à plusieurs femmes et je les recommande de nouveau à toutes celles qui souffrent." Mme M. CHARTRAND, No 253 rue Rivard, Montréal.

Notre honnêteté et les efforts que nous faisons pour bien vous prouver que les Pilules Rouges du Dr Coderre guérissent, devront vous ôter des doutes si vous en avez encore. Nous ne prétendons pas que les Pilules Rouges du Dr Coderre guérissent tous les maux. Non. Mais elles guérissent infailliblement toutes les



MME M. CHARTRAND

maladies des femmes, elles agissent sur les organes affaiblis, elles donnent du ton, de la force et de la vigueur, elles font le sang fort, riche et pur, elles guérissent le beau mal, les irrégularités, la suppression des règles, les règles douloureuses et abondantes, la leucorrhée, mal de cœur et nausées, douleurs dans la tête, la poitrine, les côtés et le dos se déplaçant souvent d'un membre à un autre, mauvaise bouche, vertige, resserrement et irrégularité des intestins, couleur jaunâtre des yeux et de la peau, mains et pieds froids, palpitations du cœur, appétit variable, tantôt nul, tantôt dévorant, migraine, bourdonnement dans les oreilles, accès de chaleur, sensations chaudes qui montent à la tête, perte de sommeil, de mémoire. Elles guérissent toutes

les maladies du retour de l'âge, les pieds, les mains, les jointures et le corps enflés, les maladies du fœtus, des ovaires, chute de la matrice, prostration nerveuse. Les Pilules Rouges du Dr Coderre peuvent être prises sans danger avant et après la naissance d'un enfant, elles donneront des forces à la mère et aideront la formation du bébé.

N'OUBLIEZ PAS que nous avons à la disposition de toutes les femmes des médecins spécialistes d'une grande expérience dans le traitement des maladies des femmes. Sans crainte, écrivez-leur une description complète de votre maladie. Ils vous répondront absolument pour rien. Si vous le préférez, écrivez-nous pour un blanc de traitement, nous les envoyons à toutes les femmes qui en font la demande. Nos médecins s'empresseront toujours de répondre à vos lettres en vous disant ce que vous avez à faire pour hâter et assurer votre guérison. Toutes lettres adressées au Département Médical, Boîte 2306, Montréal, sont tenues confidentielles par nos médecins. Les femmes qui préfèrent consulter nos médecins, à nos bureaux, sont invitées à se présenter tous les jours de 10h à 5h a.m. à 5 hrs p.m., excepté le dimanche. Consultations gratuites.

EN GARDE contre les pilules rouges que l'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25c la boîte. Ces pilules rouges ne sont pas les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre, ce sont des imitations; refusez-les. Un grand nombre de ces imitations contiennent de la morphine, de la strychnine et de l'arsenic, et comme vous le savez, ces drogues sont dangereuses. Insistez toujours pour avoir les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre. Si votre marchand ne les a pas, envoyez-nous 50c. en timbres pour une boîte ou \$2 50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes. Nous les envoyons au Canada et aux Etats-Unis; pas de douane à payer. Adressez: CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, Boîte 2306, MONTREAL.

—Sommaire de la *Revue des Revues*: Avons-nous une noblesse française, par A. de Roger; Le crime de Lucchini (7 grav.), par C. Lombroso; Les cimetières d'Athènes (11 grav.), par T. Yergate; Les exigences des deux Mahdis, par J. d'Ivray; Quatre femmes de lettres; Le prochain Pape et les prophéties, par G. Maurevert; L'œuvre posthume de Bismarck, par R. Scharf; Poésie: L'ombre, par L. Hely; Analyses des Revues; Caricatures politiques (12 grav.)

CONSUMPTION GUERIE

Un ancien chimiste retiré des affaires, reçut un jour d'un missionnaire de l'Est des Indes, la formule d'un simple remède végétal guérissant radicalement et sûrement, et pour toujours, la consommation, la bronchite, le catarrhe, l'asthme et en général toutes les affections lentes. Ce remède agit également d'une façon radicale sur la débilité nerveuse, sur toute maladie des nerfs.

Dans des milliers de cas, les effets de cette médication furent remarquables et rien ne s'oppose plus à ce que la formule soit communiquée à tous ceux qui souffrent. Je me ferai donc un plaisir de la donner avec la manière de l'employer, en allemand, en français ou en anglais, il suffira de joindre un timbre pour la réponse.—Indiquer ce journal en écrivant.—S'adresser à W. A. NOYES, 820, Powers' Block, Rochester, N.-Y. (Etats-Unis).

BONNE PRECAUTION

Ce que vous avez de mieux à faire, c'est d'avoir toujours à votre portée une bouteille de *Baume Rhumal*. Un petit rhume devient vite un gros rhume s'il n'est soigné de suite avec cet excellent spécifique.

LA BANQUE VILLE-MARIE

Avis est par le présent donné qu'un dividende de trois pour cent pour les six mois courants, égal au taux de six pour cent par an, a été déclaré sur le capital payé de cette institution, et sera payable au bureau de la Banque à Montréal, et à ses succursales, le et après

le Jeudi, 1er Décembre prochain.

Les livres de transfert seront fermés du 16 au 30 novembre prochain inclusivement. Par ordre du Bureau de Direction.

W. WEIR.

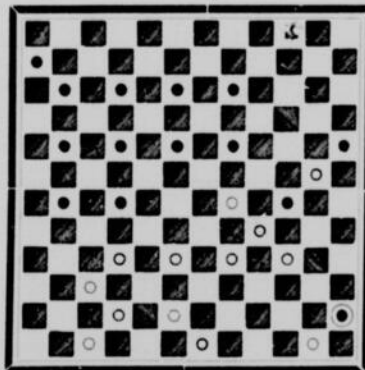
Président et Gérant Gén. Montréal, 26 octobre 1898.

LE JEU DE DAMES

PROBLÈME No 226

Composé par M. E. de Bussière, Montréal

Noirs—14 pièces



Blancs—13 pièces

Les blancs jouent et gagnent

SOLUTION DU PROBLÈME No 225

Blancs	Noirs
31	25
43	37
32	25
63	57
54	48
52	46
48	41
53	1
1	6 gagnent

LE MONDE MODERNE Grande Revue mensuelle Magazine français convenant à toute la famille. 250 articles et 2,000 gravures, le tout inédit. Pour apprécier son importance, demander, 5, rue St-Benoit, Paris, un spécimen complet, qui sera envoyé gratuitement. Abonnement: un an \$4.00 six mois \$2.50 trois mois \$1.20; un numéro, 30c.



★ VIN ★  
ST-LEHON

Naturel.  
Tonique,  
Stimulant.

En vente dans les meilleures pharmacies.

LAPORTE,  
MARTIN  
& CIE,

Seuls agents au Canada.

Corsets...

Vous aurez le confort en vous faisant mesurer par nos célèbres corsets Coupe parfaite. Toujours en tocks le

R. G. - P D - D A  
FERRISS, Etc., Etc.

C.-J. GRENIER

2310 Ste-Catherine, Près Mansfield.  
1613 Ste-Catherine, pte de la rue St-Hubert.

**HOMMES FAIBLES**



jeunes et vieux—Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité—faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

**PASTILLES du JEAN**

\$1.00 le flacon. Par la maille, cachets, franc de port  
Seuls dépositaires: **Cie Médicale du Dr. Jean**  
Adressez: B. Poste Boite 187, Montréal, Can.

En vente chez A. DECARY, coin Sainte-Catherine et Saint Denis; B.-E. McGale, 2123 Notre-Dame; C.-O. Daclor, coin Saint-Denis et Duluth; Jos. Contant, 1475 Notre-Dame.

**VICTOR ROY & ALPH. CONTENT**

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT - JACQUES,

CHAMBRE 4 TÉLÉPHONE 2113

**Un PRÊTRE**  
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR  
de ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE  
DYSPEPSIE - MANQUE D'APPÉTIT  
FIEVRES - ÉPUISEMENT etc., avec les  
**PILULES ANTONIO**  
toniques, dépuratives, reconstituantes 2 fr.  
Ph<sup>ie</sup> MALAVANT, 19, r. des Deux-Portes, PARIS  
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DECARY.

**DR BERNIER**

DENTISTE

60, rue Saint-Denis

MONTREAL

**PATENTES**  
OBTENUES PROMPTEMENT

Avez-vous une idée? Si oui, demandez notre "Guide des Inventeurs," pour savoir comment s'obtenir les patentes. Informations fournies gratuitement. **MARION & MARION**, Experts.  
Edifice New York 116, Montréal.  
Bureaux: 1 et Atlantic Blvd., Washington, D. C.

**U. PERREault**

RELIEUR

No 40, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités: Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Reilage, Etc.  
Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ.  
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.  
Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Commurantés

**L'APRÈS-LAVERON**  
Photographes  
No 360 RUE ST DENIS  
TEL BELL 7283 MONTREAL  
- MARCHAND 843 P.Q.

50 YEARS' EXPERIENCE

**PATENTS**

TRADE MARKS  
DESIGNS  
COPYRIGHTS &c.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

**Scientific American.**

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newswallers  
**MUNN & Co.**, 361 Broadway, New York  
Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-P. de Marigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**. Les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.  
Prix: Une boîte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.  
Dépôt général pour la Puisseance:

L. A. BERNARD,

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal



Fausse dents SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines.  
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.  
Dents extraites sans douleur chez

**J. G. A. GENDREAU**, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.

Tél. Bell 2818.

23843



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

**GRANDE CHARTREUSE**

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA:

La Compagnie d'Approvisionnement Alimentaires (Ltee)

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.

**Chapeaux d'Automne**

Les meilleurs Fabricants de Chapeaux Anglais et Américains représentés. Stock maintenant complet. Visite sollicitée.

**GENEREUX & Cie,**

No 227, rue St-Laurent.

**LE CAPITOL**



EST FAIT AVEC DES TABACS DE PREMIERE QUALITÉ

**Le Purificateur Tonique du Sang**  
Du Dr Lussier

Est une préparation au vin de Sherry, très agréable au goût. C'est le résultat de 30 ans d'expérience et d'observation. C'est le meilleur remède du jour pour toutes les maladies dues à l'impureté du sang. Fortement recommandé. Certificats et circulaires descriptifs soumis sur demande.

**La Cie Médicale de Valleyfield**  
Bureau: 44 Banque du Peuple.

**LA NOUVELLE REVUE**

18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice: Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

ABONNEMENT	Paris et Seine	50f	26f	14f
	Départements	56f	29f	15f
	Etranger...	62f	32f	17f

On s'abonne sans frais: dans les bureaux de poste, les agences du **Crédit Lyonnais** et celles de la **Société générale de France** et de l'Etranger.

**Fourrures de toutes sortes**

Capots, Manteaux, Casques et toutes sortes de vêtements en fourrures. Spécialité de **Capots en Chat Sauvage.**

35 ans d'expérience

**Chapeaux d'Automne**

**ARMAND DOIN**

1584 Notre-Dame

**"La Presse"**

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage

au Canada, sans exception.

CIRCULATION

**65,003**

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

FONDE EN 1826

**LA MINERVE**

Journal Quotidien du matin.

ABONNEMENT:

A Montréal \$4.00 par an  
Hors Montréal 3.00 par an

**Le Monde Canadien**

La grande revue hebdomadaire

**DOUZE PAGES, GRAND FORMAT**  
Nouvelles, Feuilleton, Agriculture, Etc.

ABONNEMENT,

Un An \$1.00 Six mois 50c.

Avec le choix sur une collection de chromo-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Chapleau, Mgr Lafleche et autres. Voir notre annonce de primes dans le numéro du MONDE CANADIEN de cette semaine.

Rédaction, Administration, Atelier  
35, RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL,